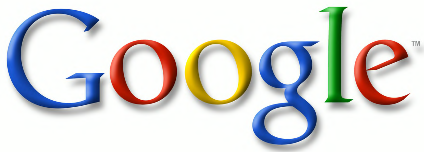
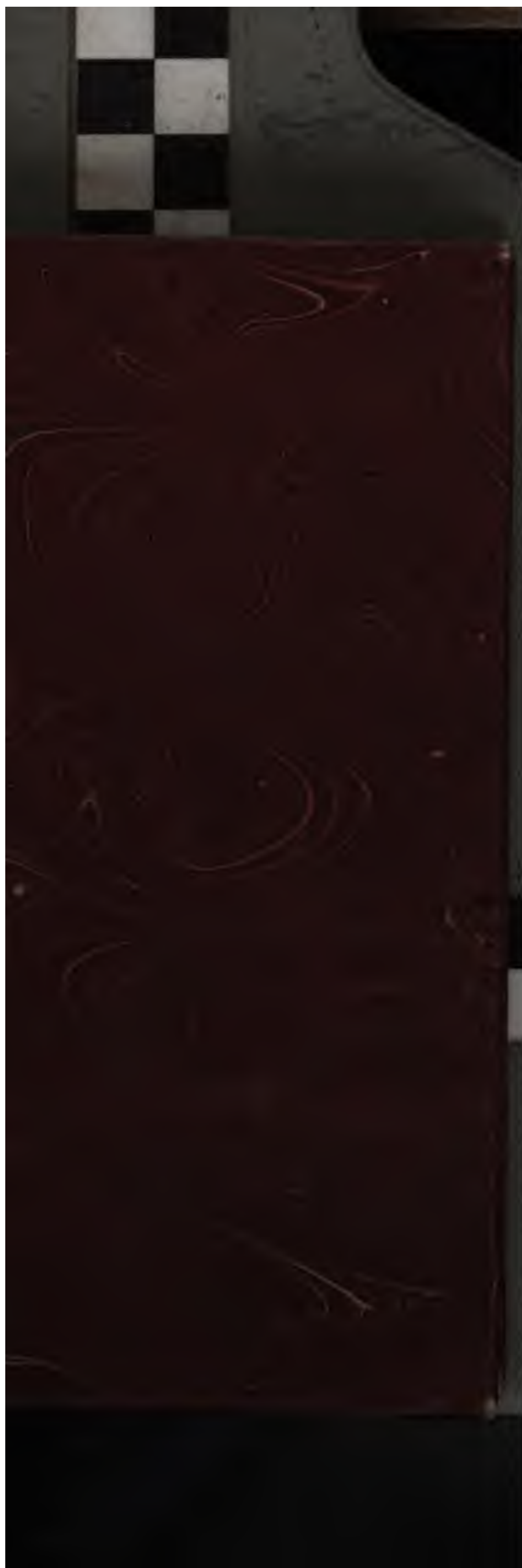
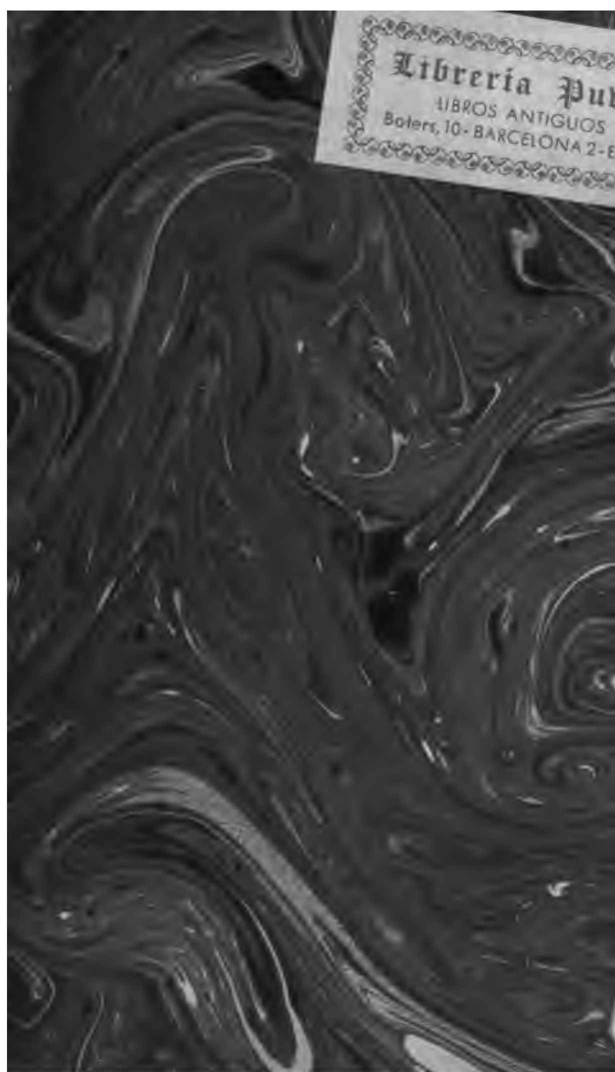




va (Juan Anelio). — Histoire du Pè-
ad. de l'Espagnol sur le Manuscrit
par M. H. Ternaux-Compans. PARIS,
1857; in-12.°, 128 págs. Enc .holande-
dos (Brugalla). RARISIMO.

Ptas. 7.500'—

irada corta, papel de hilo. Esta obra
sólo cita Nicolás Antonio (edición
Sevilla, 1632) se ha perdido.



Librería Pu
LIBROS ANTIGUOS
Boters, 10 - BARCELONA 2 - E

HISTOIRE

DU PÉROU

HISTOIRE
DU PÉROU

PAR LE P. ANELLO OLIVA

Traduite de l'espagnol sur le manuscrit inédit

Par

M. H. TERNAUX COMPANS.



A PARIS
Chez P. Jannet, Libraire

MDCCCLVII



PRÉFACE.

Je n'ai pu trouver sur le P. Oliva d'autres renseignements que ce qu'il nous apprend lui-même sur le titre de son livre, qu'il était natif de Naples et membre de la Compagnie de Jésus. Son ouvrage forme un gros volume in-4; il est rempli de ratures et de corrections de la même main, et paraît être le manuscrit original. Il est revêtu de toutes les approbations des chefs de son ordre, qui portent la date de 1631.

Cet ouvrage porte le titre de *Vie des hommes illustres de la Compagnie de Jésus du Pérou*. L'histoire de ce pays que nous publions en forme le premier livre, et pour ainsi dire l'introduction; le second contient la vie des PP. Ruiz Portillo, Joseph Acosta, Baltazar Pinas, Juan de Atienza, Juan Sebastian, Rodrigo de Cabredo, Estevan Paez, Juan de Frias Herran, Gonzalo de Lyra

oin son travail.
us les auteurs qui ont écrit sur l'an
ı ont suivi aveuglément Garcilasso (
, d'abord parce que son ouvrage a,
pparition, été traduit en plusieurs lan
trouve entre les mains de tout le mor
parce que Garcilasso se vante d'être né d
esse du sang des Ingas et d'avoir ap
ce qu'il raconte par les récits des par
mère, qui avaient encore vu l'empire
dans toute sa splendeur.
is Garcilasso nous apprend lui-même
it que dix-sept ans quant il fut envoy
gne, et qu'il était déjà vieux quand il éc
uvrage. Ce seul fait prouve que, s'il
ter assez exactement les principaux év
, il ne faut compter ni sur la chronol
les détails. Il suffit de lire quelques p
n livre pour s'apercevoir qu'il y a

dépendance sont des rebelles; rien n'existait au Pérou avant eux, tout a été créé par eux, et sous leur gouvernement le Pérou était un vrai paradis terrestre; on serait quelquefois tenté de croire que l'auteur a voulu écrire un roman politico-satyrique, dans le genre de l'Utopie ou de la Cité du Soleil.

Il est pourtant plus que vraisemblable que le Pérou avait eu une civilisation antérieure, et qu'une monarchie Aymara avait précédé celle des Quichuas : c'est à la première qu'on doit faire remonter les monuments les plus remarquables du Pérou, et notamment ceux de Tiaguanuco.

Tout porte à croire que les Ingas étaient une race étrangère. Il est souvent question, même dans Garcilasso, d'une langue particulière qui n'était parlée et comprise que par les membres de la famille impériale. Garcilasso fait tout d'un coup paraître Manco Capac, leur chef, près de Cuzco, au milieu des montagnes, et son orgueil de race paraît s'accommoder assez bien de l'idée qu'il y était tombé des nues, et qu'après tout il pouvait bien être le fils du Soleil; il aurait probablement cru manquer à ses ancêtres en recherchant plus loin son origine.

Il faut bien cependant être le fils de quelqu'un et venir de quelque part. Le versant oriental des

nable de supposer que ces étrangers
de l'ouest et avaient débarqué sur la c
mer du Sud, ou du moins qu'ils étai
ires des pays situés sur cette côte, c
ou comme partout ailleurs, les plaines
civiliser plus tôt que les montagnes, et,
croyait le récit de Garcilasso, la race d
offrirait l'exemple unique d'un peuple
gnards envahissant un pays plat et culti
civiliser. N'est-il pas plus naturel de su
ue les Ingas, partis de la plaine, et aya
outes les tribus des montagnes sous
nement régulier, envahirent ensuite à le
pays auquel ils devaient leur origine
iorité de leurs lumières?
encore beaucoup trop tôt pour entr
d'écrire rien de positif sur l'histoire a
de l'Amérique. La majeure partie d
nts recueillis par les conquérants esp

tous les jours de nouveaux, et ce sont précisément les pays où l'on a le plus de chance d'en découvrir encore qui ont été le moins explorés jusqu'à présent. Contentons-nous donc de livrer au public les documents inconnus, afin de les empêcher de périr. Ce n'est que quand on aura réuni tous les matériaux, auxquels nous sommes heureux d'apporter aujourd'hui une pierre, qu'on pourra songer à construire l'édifice.





HISTOIRE
DU PÉROU

CHAPITRE I.

Les Indiens qui habitaient le Pérou avant sa découverte n'avaient aucun nom général pour désigner la vaste étendue de pays que nous comprenons sous cette dénomination; ils ne le connaissent même pas aujourd'hui. On doit donc admettre, comme l'ont fait tous les historiens qui ont raconté la conquête de cet empire, que ce nom lui a été donné par les Espagnols. Le P. Joseph Acosta croit que ce nom vient de la rivière de Pirua, sur laquelle les Espagnols construisirent S. Miguel, la première ville qu'ils fondèrent dans cette contrée. Mais cette étymologie ne me paraît pas admis-

qui nous ont été conservés pa
Vega, Inga.

« Le royaume du Pérou est
précieux, que pour dire qu'un l
très-grande quantité d'or et d
verbialement qu'il a un Pérc
donné tout nouvellement à l'er
les Espagnols. Les Indiens n
même pas; ils l'ont en horre
vent jamais. Le mot *pelu*, d
Indiens répandus entre Pana
signifie rivière. Il y a aussi
petite île appelée Piru; com
la visitèrent avant d'aborder
des Ingas, ils entendirent pro
dans la bouche des Indiens et
pliquait à tout le pays. Ils lui do
de Nouvelle-Castille, que, dar

On sait que la mer du Sud fut découverte en 1513, par Vasco Nuñez de Balboa, natif de Xerez de Badaxos. Les rois catholiques l'en avaient nommé gouverneur, et quelques années plus tard Pedrarias d'Avila lui fit trancher la tête, au lieu de lui accorder les récompenses qu'il méritait pour avoir rendu un si grand service à la couronne de Castille. Balboa avait fait construire à Panama trois ou quatre vaisseaux, et les avait envoyés pour faire des découvertes le long de la côte, dans la direction du Midi; l'un de ces vaisseaux s'avança beaucoup plus loin que les autres, et même au-delà de la ligne équinoxiale. Ayant aperçu à l'embouchure d'une rivière un Indien dans son canot, occupé à pêcher, les Espagnols firent débarquer, à quelque distance, quatre d'entre eux, aussi habiles nageurs que bon coureurs, afin que l'Indien ne leur échappât pas. L'Indien fut tellement stupéfait du spectacle nouveau que lui offrait un navire voguant à toutes voiles, que ces quatre hommes l'eurent saisi avant qu'il eût fait un seul mouvement, et le conduisirent à leur bord.

Quand cet Indien fut un peu remis de sa frayeur, les Espagnols l'interrogèrent sur l'endroit où ils se trouvaient; il leur répondit Beru, Pelu, c'est-à-dire je m'appelle Beru et je demeure sur le bord de la rivière; les Espagnols prirent cela pour le nom du pays, et dorénavant ils le nommèrent Peru, qui s'est corrompu de-

uis en Pérou. Le nom de cet Indien est don
evenu le nom de tout le pays qui s'étend de
uis l'endroit où on le trouva jusqu'à la pro
nce de Charcas, ce qui est une distance d
us de sept cents lieues. L'empire des Inga
étendait jusqu'au Chili, ce qui fait cinq cent
eues de plus. Le Pérou peut être regardé comm
plus grand royaume de la terre : si on pren
nom dans le sens le plus étendu, c'est-à-dir
epuis Sainte-Marthe en terre ferme jusqu'à l
ontière du Chili, on trouve une étendue d
ille sept cents lieues; si l'on ne veut désigne
us ce nom que les pays qui étaient soumis
utorité des Ingas lorsque les Espagnols y pé
étrèrent, c'est-à-dire depuis la rivière d'Ancas
ayu, qui sépare la province de Quito de cell
Pastos, jusqu'au Mauli, qui forme la limite d
hili, on trouve encore une longueur de treiz
nts lieues. De cette même rivière d'Ancas
ayu, qui dans la langue des Indiens signifi

pampa, dans les Chachapoyas, et la ville de Truxillo; de là à la province de Llaricuna, il y a soixante-dix lieues. Telles étaient les limites de l'empire des Ingas.

Le Pérou peut se diviser en trois parties : la plaine, la montagne, et la cordillère des Andes. La première s'étend le long de la mer pendant plus de cinq cents lieues, et a de dix à quinze lieues de large. On trouve ensuite deux chaînes de montagnes qui courent parallèlement depuis le détroit de Magellan jusqu'au golfe du Mexique. La seconde et la plus élevée porte le nom d'Andes. Dans la plaine, il ne pleut ni ne neige jamais ; il y a cependant, depuis le mois d'avril jusqu'à celui d'octobre, une espèce d'hiver pendant lequel les brouillards humectent assez la terre pour faire croître les plantes et verdoyer les prairies. Dans les montagnes et les Andes, au contraire, il tombe continuellement une si grande quantité d'eau, qu'on peut dire que c'est le pays le plus pluvieux du monde; l'air y est tellement subtil que les Européens qui les traversent sont pris de nausées et de douleurs d'estomac semblables au mal de mer.

Comme il ne pleut jamais dans les plaines, le terrain y est sec et aride, excepté dans les vallées traversées par des torrents qui descendent de la montagne. Celles-ci sont nombreuses et fertiles, mais le terrain que l'on peut cultiver ne s'étend jamais à plus d'une lieue à droite et à

mectent la terre. Les montagnes so
de forêts et de pâturages qui nourriss
dance des vigognes et des guanacos, e
vres sauvages inconnues en Europe.
sont un pays très-chaud, rempli de
perroquets. C'est là qu'on cultive l
pelée *coca*, si estimée des Indiens
chant un peu, non-seulement ils pe
ser de nourriture, mais elle double
c'est pourquoi ils en mâchent tou
vaillant. Ils en font une telle co
qu'à Potosi seul elle s'élève à plu
et demi. Mais le territoire le meill
Pérou, ce sont les vallées des mon
qu'elles sont très-fertiles et que le c
agréable : les principales sont ce
qui a quatorze lieues de long et c
de large, celles d'Andaguayla et d
le district de Cuzco, sur la rout
celles de Victor, Moquegua, Lari

ces vallées est le maïs, quoiqu'il ne croisse pas dans les plus froides, comme celles de Pastos et de Collao; on y supplée par des racines très-nourrissantes. On récolte aussi dans la plupart de ces vallées une grande quantité de blé; il y en a cependant où les produits d'Europe ne peuvent réussir, notamment dans la province de Santa-Cruz de la Sierra, où l'on n'a jamais pu les acclimater.

Le Pérou est arrosé par des rivières si nombreuses, qu'elles sont à peine éloignées de sept ou huit lieues l'une de l'autre; les plus considérables sont celles du Maragnon et de la Plata, qui n'ont pas leurs égales dans le monde. Elles prennent leur source dans les montagnes couvertes de neige, et les crues de la rivière de la Plata sont si fortes qu'elles inondent tout le pays d'alentour, de sorte que pendant six mois les habitants sont obligés de vivre sur des radeaux ou sur des barques, qu'ils attachent aux arbres jusqu'à ce que la rivière soit rentrée dans son lit; elle a trente lieues de large à son embouchure, et cependant elle se rétrécit vers la fin, car quatre-vingts lieues plus haut on compte cinquante lieues d'une rive à l'autre.

Le Maragnon est une autre rivière prodigieuse, qui se joint avec celle de d'Orellana. Francesco d'Orellana, qui a donné son nom à celle-ci, la descendit en suivant son cours pendant plus de quinze cents lieues. Elle se jette dans la mer du

elle sort des grands lacs qui sont situés
du Pérou et où se réunissent toutes les
tombent de la cordillère des Andes. (
rivières ont leur embouchure si près
l'autre, que plusieurs auteurs préten
l'Orellana et le Maragnon sont une seule
rivière. Après ces deux immenses ri
faut encore citer celle de la Magdalen
jette à la mer entre Carthagène et Santa
elle a sept ou huit lieues de large à sor
chure, et entre dans la mer avec tant
que l'eau est encore douce à dix ou do
de là.

Les provinces qui formaient l'empire
étaient si nombreuses que leurs habit
laient une grande quantité d'idiomes d
pour y remédier, les Ingas avaient ord
tout le monde apprît le quichua ou la
nérale. Les Ingas en avaient une autre

puquina à Lambayaque, dans les plaines de Lima et dans quelques districts de la province de Chiquito. Celles qu'on parle dans les provinces qui n'ont jamais été soumises aux Ingas, comme dans le Tucuman, le Paraguay et la province de Santa-Cruz de la Sierra, sont innombrables ; quelquefois dans un seul village on parle trois ou quatre langues tellement différentes que les habitants ne se comprennent pas entre eux. Outre le guaraju et le gorgotoqui, qui sont les langues les plus répandues, on y parle encore les langues chane, pane, paisano, xarare, yucarare, tovaçicoci et autres. Il en est de même dans le royaume de Chili et dans celui de la Nouvelle-Grenade ; la plus répandue dans ce dernier est la langue mosca, ainsi nommée parce que les Indiens qui la parlent sont aussi nombreux que les mouches. C'est dans les provinces qui environnent Cuzco qu'il y a la plus grande uniformité de langue, car on n'y connaît que le quichua, qui est comme la reine de toutes les autres, et l'aymara.

Pour assurer leur domination, les Ingas avaient fait un travail admirable : c'était la construction de deux grandes routes qui s'étendaient dans toute la longueur des deux chaînes de montagnes. L'une, qu'on appelait la route des Ingas, s'étendait depuis Pastos jusqu'au Chili, sur une étendue de neuf cents lieues. Elle avait vingt-quatre pieds de large, et de quatre en quatre

messages de l'une à l'autre en cou
grande rapidité. L'autre route avait
pieds de large, et était bordée, de c
d'un mur élevé; elle allait à travers
depuis Piura jusqu'au Chili, où elle s
à l'autre. On peut donc juger quelle
la puissance des souverains du Pérou
voir faire un ouvrage qui rivalisait
des Grecs et des Romains.

CHAPITRE II.

Les auteurs qui ont traité
des Ingas la racontent d'u
diverse, que l'on ne sait
s'en rapporter. Celui qui l'
au long est Garcilasso de la Vega,

ınt on peut lui reprocher d'avoir ajouté foi à es contes de vieilles femmes dans ce qu'il rap- ɔrte de Manco-Capac, le premier des Ingas. Il ıpporte que Manco-Capac sortit subitement du :and lac de Chucuitu, que les Indiens appellent iticaca. Il ajoute que Manco portait à la main ıe baguette d'or qui lui avait été donnée par le oleil, son père, avec l'ordre de fonder une ville où elle s'enfoncerait dans la terre. Il parcou- ıt tout le pays, frappant la terre de cette ba- ıette, qui avait deux palmes de long et deux ɔigts d'épaisseur; mais elle ne s'arrêta nulle ırt, jusqu'à ce qu'il arriva dans la vallée de uanacauri, qui était alors couverte d'une épaisse rêt, où elle s'enfonça dans le sol aussitôt qu'il ɛut frappé. Manco réunit alors les Indiens sau- ıges qui erraient dans cette forêt, et y fonda la lle de Cuzco. On dirait que Garcilasso regar- ıit véritablement Manco-Capac comme le fils ı Soleil et de la Lune; car dans toute son his- ire il ne parle ni de son père ni de sa mère. Si ı l'excuse d'avoir cru à de semblables fables, faut reconnaître au moins qu'il ignorait com- étement son origine, car il n'en parle dans ıcun endroit de son ouvrage.

On ne peut s'expliquer ce silence que par le anque de documents; cependant les Péruviens ınnaissaient le moyen de conserver le souvenir :s événements, au moyen de cordelettes de fférentes couleurs, auxquelles ils faisaient des

et des faits q…
historiens que je tirerai ce que je vais
Tous sont d'accord sur ce point, q
Capac fut le premier des Ingas, et sur
et le nom de ses successeurs; mais i
cordent ni sur l'époque ni sur la du
règne. Le P. Valera dit que cette
dura de cinq à six cents ans, ce qu
monter le règne de Manco-Capac en
900 de l'ère chrétienne. Avant cette
Indiens vivaient dispersés et en h
nuelles comme des bêtes féroces;
vaient pas la terre, et ne se nourr
de racines sauvages et de la chair
des forêts; ils allaient tout nus, et s
ils se dévoraient entre eux. Les pl
couvraient de peaux des bêtes qu'ils
à la chasse, et habitaient dans des c
sées par les mains de la nature. C'e
porte aussi un vieux cacique et
… Catari qui vivait dans la

que et suprême; ils l'appelaient Pachacamac, c'est-à-dire souverain et créateur du monde, et lui avaient construit un magnifique temple. Ils avaient aussi quelque idée de l'immortalité de l'âme, mais elle était bien confuse et bien obscure.

Le premier Inga fut Manco-Capac. Il épousa sa sœur Mama Oello, dont il eut Sinchi-Roca, son successeur. Celui-ci épousa également sa sœur, qui portait le même nom que sa mère, et en eut, entre autres enfants, Lloque Yupangui, troisième Inga, qui épousa aussi Mama Cava, sa sœur; car les Ingas observaient comme une loi inviolable l'usage d'épouser leur sœur, afin que la couronne ne sortît pas du sang royal. Ce fut Yupangui qui fut le fondateur de la ville de Cuzco, et non pas Manco-Capac, comme le dit Garcilasso.

Il eut pour successeur Mayta Capac Amaru, prince très-vaillant. Quoiqu'il eût épousé Mama Curi Yllpaï Coya, sa cousine, il ne vécut jamais avec elle ni avec aucune autre femme. Il avait fait peindre sur son bouclier des espèces d'armoiries qui représentaient une fronde et un serpent, en mémoire d'un grand serpent ou *amaru* qu'il avait tué à coups de fronde dans les Andes. C'est de là aussi qu'il avait pris son surnom. Ce fut de son temps que les quipos furent inventés, par un de ses favoris nommé Ylla.

Capac Yupangui, son neveu, monta sur le trône après lui, et épousa Mama Micay. En mou-

ou fils de la mer. C'est pourquoi les Indı
nèrent aussi ce nom aux Espagnols, c
parurent pour la première fois au Peru.
vicieux et si indolent, qu'une grande
l'empire se révolta contre lui, et qu'il f
point de tout perdre.

Son fils Yahuar-Hucac, ou Pleure-Sa
septième Inga; il épousa Mama Chicyn.
table nom était Atauchuma; on lui don
parce que, dit-on, il pleura du sang
enfance. Ce fut un prince brave et inte
alla en personne à la conquête du Ch

Il eut pour successeur Viracocha Pa
de Mama Anaverqui. Il fut très-riche e
argent, parce qu'il fit exploiter les mi
lui le grand Pachacuti Tupa épousa Ma
Ce prince régna sur tout le pays q
depuis Quito jusqu'au Chili. Guayna-C
fils, auquel on donna ce nom à cause
chesses, épousa sa sœur Mama Raua C

er se révolta contre son frère, s'empara de sa rsonne, et finit par le mettre à mort. Ce fut à tte époque que débarquèrent au Pérou les Esgnols, qui plus tard lui firent expier la mort son frère. Je vais maintenant donner quelques tails sur chacun des princes que je viens d'énmérer.

CHAPITRE III.

Manco Capac, célèbre dans tout l'univers comme le fondateur de l'empire du Pérou, reçut de ses sujets un grand nombre de titres honorifique. On ignore la signification du nom de Manco, qui était probableent tiré de la langue particulière que les Ingas rlaient entre eux, mais celui de Capac signifie grand. On le nomma aussi Huaccha Cuyac, ce ii veut dire bienfaiteur des pauvres, et Intip iuri ou fils du soleil. A ces noms ils ajoutent lui d'Inga, qui ne s'appliquait pas seulement au uverain, mais à tous les princes de la famille yale. On donnait aux princesses le titre de alla, et à la reine celui de Coya.

Je n'avais pu trouver dans aucun historien le oindre renseignement sur son origine, quand ielques papiers que me donna le docteur Bar-

ancêtres, descendus d'Yll
plus haut, avait été l'inv
Catari raconte donc q
versel, dont les Indiens
connaissance et qu'ils non
premiers hommes qui abo
soit à dessein, soit poussés
dèrent à Caracas, d'où ils
répandirent dans tout le I
s'établirent à la pointe d
nomme aujourd'hui de S
la conduite d'un cacique
Tumba, dont le bon gouver
sa nation.

Après avoir régné pend
désirant augmenter ses Éta
ses principaux officiers, ave
d'Indiens, à la recherche
avec l'ord

parce qu'il était déjà vieux et cassé. Il mourut en effet au bout de peu de temps, après avoir ordonné qu'on fît une nouvelle expédition pour tâcher de retrouver ses gens et découvrir de nouvelles terres.

Ce cacique laissa deux fils, dont l'aîné se nommait Quitombe, et le second Otoya. Ceux-ci ne tardèrent pas à se quereller après la mort de leur père, de sorte qu'ils vivaient dans une grande défiance l'un de l'autre. Pour sortir de cette position, et aussi pour exécuter les ordres de son père mourant, Quitombe prit la résolution de quitter le pays; il partit avec tout ceux qui voulurent le suivre, et parcourut le pays jusqu'à ce qu'il arriva dans une plaine très-agréable, où il résolut de s'établir. Il y fonda la ville de Tumbez, qu'il nomma ainsi en mémoire de son père. Avant de se mettre en route, Quitombe avait épousé Llira, qui était célèbre dans tout le pays pour sa beauté. Comme elle était enceinte, il l'avait laissée en arrière, avec la promesse de venir la chercher au bout d'un certain temps. Elle n'y avait consenti qu'à regret, parce qu'elle l'aimait beaucoup. Quand son terme fut venu, elle accoucha d'un fils qu'elle nomma Guayanay, c'est-à-dire hirondelle. C'est de lui que descendent les Ingas devenus souverains du Pérou, par une suite d'aventures extraordinaires que je me propose de raconter. Pendant ce temps, Quitumbe envoyait des gens

de Lima, mais il ne découvrirent aucun
de ceux qui les avaient précédés.

Pendant ce temps, Otoya, qui était
Sumpa, débarrassé de la contrainte que
sence de son frère lui imposait, se livra
cruauté et à l'ivrognerie, et maltraitait tel
ses sujets, que ceux-ci résolurent de
pour se débarrasser de lui. Mais Otoya fu
de la conjuration qui s'était formée cont
et, après avoir fait périr les chefs dans le
plices, il continua à se livrer à ses déborde
qui ne furent arrêtés que par l'arrivée
troupe de géants. Ceux-ci le firent prison
accablèrent ses sujets de mauvais traite
Ils n'avaient pas de femmes avec eux et
vraient au crime contre nature, de so
Dieu, irrité contre eux, les fit tous périr
feu du ciel. Les indigènes recouvrèrent
berté, mais il se trouvèrent sans chef, ca
était mort dans les prisons où les géants l'

au genou. Ils creusèrent des puits très-profonds, que l'on voit encore aujourd'hui à la pointe Sainte-Hélène, et qui sont remplis d'eau douce. On trouve encore dans cet endroit des ossements humains d'une grandeur prodigieuse, et des dents qui pèsent jusqu'à quatorze onces. On m'en a montré de si énormes, que j'aurais de la peine à le croire si je ne les avais vues. Il est probable que ces géants étaient de la même race que ceux qui abordèrent à la nouvelle Espagne; et dont on découvre encore des ossements dans le district de Tlascala.

La tradition conservée par les quipocamayus rapporte aussi que, lors de la destruction des géants, on aperçut dans le ciel un jeune homme d'une prodigieuse beauté, qui lançait contre eux les flammes qui les détruisirent. Il est probable que c'était quelque ange du ciel.

Quitumbe, ayant appris, dans sa ville de Tumbez, les ravages qu'exerçaient les géants sur le territoire de son frère, prit la résolution de leur échapper, et fit construire des canots sur lesquels il s'embarqua. Le second jour il aborda dans une île qu'il trouva fertile et remplie de fruits; elle était couverte de maïs qui y croissait naturellement. On lui donna le nom de la Puna. Quitumbe résolut de s'y établir et de ne plus retourner en terre ferme; mais ayant remarqué par la suite que c'était un pays très-sec et qu'il n'y pleuvait jamais, il renonça à son premier dessein, et

... ... bea
de sa capture attira to
pour le voir dans sa pri
une belle jeune fille non
cique. Elle fut telleme
qu'elle résolut de faire
mettre en liberté. Elle
parler en secret et de l
courait, parce que son p
crifier à ses dieux dans
célébrer le jour suivant ;
tout risquer pour le sauv
mettre de l'épouser et d
Guayanai ayant accepté
trouva moyen de persua
laisser pénétrer dans sa pr
champi ou hache d'armes
quatre des six guerriers qu
le garder. Les deux autres
rent ...

elle était ombragée par un arbre dont les feuilles distillaient une quantité d'eau douce suffisante pour les abreuver. Ils s'y établirent, et y demeurèrent pendant de longues années, ainsi que leurs descendants, car ce ne fut que longtemps après la mort de Guayanai que cette île fut découverte de nouveau. Thome, fils et successeur de Quitumbe, et, par conséquent, frère consanguin de Guayanai, régnait alors sur les plaines et sur le royaume de Quito. Ce prince, très-sévère, avait porté une loi d'après laquelle les adultères devaient être coupés en morceaux; un de ses fils, s'étant rendu coupable de ce crime et sachant qu'il n'avait pas de pardon à espérer, s'enfuit avec quelques compagnons dans un canot. Son intention était d'errer le long de la côte, jusqu'à ce qu'il eût trouvé moyen d'apaiser son père; mais, ayant été poussé au large par une violente tempête, il aborda, après avoir été vingt-deux jours le jouet des flots, dans l'île où Guayanai s'était réfugié.

Les habitants de cette île s'élevaient à environ quatre-vingts personnes; ils étaient gouvernés par Atau, fils de Guayanai et de Ciguar. Atau, dont le nom signifie heureux, reçut très-bien les fugitifs. Ayant appris d'eux la vaste étendue de la terre ferme, il résolut d'aller s'y établir, car la petite île ne produisait plus assez de vivres pour ses habitants; mais, comme il était déjà très-vieux, il n'eut pas le temps d'exécuter son pro-

de partir aussitôt
tablir en terre fe
cela était en effet
qui n'avait qu'une
pas assez de vivr
dans une tempête.

CHA

Ayant racon
dent, la gé
je dirai ave
pour fonder
sance avait été signalée
raculeuses. Au momen
des

t à courir dans les champs, un aigle royal
cha de lui et ne le quitta plus; il planait
sus de sa tête comme pour le garantir du
il fit son nid dans sa maison, et y éleva ses
ce qui pronostiquait que de là devait sortir
royale du Pérou.

nd Manco eut atteint l'âge de trente ans, il
à se rendre en terre ferme, comme son père
vait recommandé. Il ordonna à ses sujets
parer des canots et des radeaux, leur dé-
, en même temps, que ceux qui ne vou-
pas courir sa fortune seraient maîtres de
dans l'île. Ils partirent ensuite au nombre
x cents, tant hommes que femmes et en-
Ils se divisèrent en trois bandes, se pro-
t de se donner réciproquement de leurs
les, et de ne jamais se regarder comme
s. On n'entendit plus parler pendant de
s années de deux de ces bandes, qui allèrent
r l'une au Chili, l'autre au détroit de Ma-

co alla, avec ceux qui l'accompagnèrent,
uer près de Rimac. On était alors au mois
s Péruviens appelaient aruaquis, qui équi-
u mois d'avril ou de mai. Le lendemain ils
èrent un fort tremblement de terre, ac-
gné d'une violente tempête, ce qui les
a de s'établir dans cet endroit. Manco se
rqua donc, et après une longue navigation
va à Yca. Il avait donné à l'endroit où il

dans l'intérieur des te
de détruire la flottille
une longue marche, il
désert que l'on nomm
découvrit le grand lac
caca. Ce dernier nom s
ou rocher du chat sauv
significations. Ils cruren
mer, et ne savaient de qu
résolut de s'avancer seu
ordonna à ses gens de l'a
paraissait pas au bout d'u
disperser de tous les côté
leur recommanda de dire
contreraient qu'ils étaient
du Soleil, que son père av
verner la terre.

Manco tourna à gauche
plusieurs

oyale. Quand le terme qu'il avait fixé à ses ompagnons fut expiré, ceux-ci se mirent à le hercher de tous les côtés, et résolurent de traerser le lac. Ils s'étaient aperçus qu'il ne devait as être très-large, parce que des pigeons et l'autres oiseaux le traversaient. Ayant construit leux ou trois canots, ils arrivèrent dans la grande le et furent fort surpris d'y découvrir une spaieuse caverne creusée de main d'homme. Les arois étaient recouvertes d'ornements d'or et l'argent, et l'on n'y pénétrait que par une porte ort étroite.

Ils détruisirent leurs canots et convinrent entre ux de dire à tout le monde qu'ils étaient sortis le cette caverne pour aller à la recherche du fils lu Soleil. Pour se reconnaître, s'ils venaient à e séparer, ils se percèrent les oreilles et y mirent le gros anneaux d'une espèce de jonc appelé otora, qui les dilatait excessivement. Quelques ours après, à l'époque de la pleine lune, ils irent arriver plusieurs canots remplis d'Indiens, ui furent très-surpris de les trouver dans cette averne, et plus encore de leur entendre dire u'ils en tiraient leur origine et qu'ils venaient à a recherche du fils du Soleil. Depuis cette époque s Indiens ont l'habitude de faire de nombreux acrifices dans cet endroit.

Le bruit ne tarda pas à se répandre dans tout pays que le fils du Soleil était sorti de la caerne de Capac-Toco, et qu'il avait paru à Pa-

autour de lui, et tous les caciq
envoyèrent des messagers pou
vérité. Manco les fit rassemble
Toco, et en sortit au lever du
de plaques d'or qui brillaient a
astre, et paraissaient rivaliser :
majestueux indiquait un mon
commander à toute la terre. Au
ils pas à se prosterner devant l
naître pour leur roi. Ce fut ain
monarchie des Ingas, sans résista
versé une goutte de sang. On c
fêtes qui durèrent plus de trois n
que Manco prit pour la prem
d'Inga, tiré de celui du soleil, q
appelaient *inti*, et les autres surn
diqués plus haut.

Pendant toutes ces fêtes, Ma

vit arriver ceux de ses compagnons qu'il avait laissés sur les bords du lac de Titicaca, et qui étaient tous de la même famille que lui. Il leur recommanda, sur son origine, un profond secret, qu'ils gardèrent exactement. Il fit ensuite ranger d'un côté ceux qui lui avaient apporté un tribut, de l'autre tous ceux qui ne l'avaient pas fait, et ordonna que l'on massacrât ces derniers, ainsi que leurs femmes et leurs enfants. Parmi eux se trouvaient les descendants de Thome. Il en échappa pourtant quelques-uns, et c'est par eux que s'est conservée la tradition de l'origine de Manco-Capac; car, quant à ses parents, ils lui gardèrent un secret inviolable.

Un jour Manco parut en public sur une estrade, revêtu du plus riche costume, et d'un air grave et sévère il adressa un discours à ses sujets rassemblés. Il leur dit que rien n'était inconnu au Soleil son père, et que celui-ci, voyant le désordre qui régnait dans le pays, l'avait envoyé pour le gouverner et pour protéger le faible contre le fort, punir les méchants, et récompenser les bons. Tous les caciques qui étaient venus lui jurèrent une parfaite obéissance. Il n'en manquait qu'un seul, Thomi, le cacique des plaines, qui était resté chez lui. Manco ordonna qu'on le lui amenât, exigea également son serment, et lui fit grâce du châtiment qu'il avait mérité.

L'année suivante il promulga ses lois, par lesquelles il déclarait que non-seulement toutes

l'ouvrage de Garcilass
compte des quipocama
cent quarante-trois ans
car il était âgé de vingt-
son père Atau. La lon
donna le temps de sour
vinces et de fonder l'em
bases solides. Il enseigna
la terre, et fit bâtir la vi
visa en deux parties, Ha
haute, et Hurin Cuzco, c
dernière était habitée par
été civilisés par sa femm
Cependant quelques histo
cette ville ne fut fondée q
Vaina Cauri. Quoi qu'il en
à sa mort, fut pleuré par t
pour successeur son fils. Si

CHAPITRE V.

Sinchi Roca, qu'on nomme aussi Sinchi Yupanqui, fit exécuter avec rigueur les lois qui avaient été promulguées par son père. Ce fut lui qui mit en usage les grandes chasses, appelées *chaco*, dont je vais faire la description. Une multitude d'Indiens formaient un grand cercle, qui avait dix ou douze lieues de circuit. Ils se rapprochaient ensuite, en poussant le gibier devant eux. Quand le cercle était assez resserré, l'Inga y entrait, armé d'un *champi*, et attaquait corps à corps les bêtes féroces qui s'y trouvaient. Les caciques y entraient ensuite, saisissaient les guanacos, les vigognes et les autres espèces de gibier, et les distribuaient à leur suite.

Sinchi Roca s'occupa ensuite à faire faire un dénombrement général de l'empire, pour savoir quels tributs il pouvait lever et de combien de guerriers il pouvait disposer. On trouva plus de deux millions d'hommes en état de porter les armes, sans compter les femmes et les enfants. Afin que cette population ne restât pas oisive, il s'occupa à ouvrir des routes, à dessécher des marais, à construire des ponts et un canal d'écoulement pour le grand lac de Titicaca, ainsi

nuellement un tuyau de plume re:

Il adopta la division de l'emp parties, comme elle avait été faite Huyustus, qui avait régné avant sor Capac. Ces quatre parties s'appelai Omasuyo, Chinchaysuyo et Cuntis ensuite le gouvernement au fils qu Mama Oello, sa sœur et sa femr nommait Lluquis ou Vaina Cauri une expédition contre le royaume d il conquit une partie. A son retour Tyay Vanuco pour visiter les an qui existent dans cet endroit, qu'on Chucava. On ne possède aucun r sur leur origine : quelques-uns dise là où vivait autrefois le puissant H gneur du monde entier ; d'autres c monuments ont été élevés par des ge ils consistent en majeure partie en souterraines, il est difficile de juger

ligence, parce qu'il voulait se remettre en marche pour conquérir les provinces de los Charcas, Chichas et Lipes, qui s'étaient révoltées. Le messager revint si promptement, que l'Inga, étonné de la rapidité de son voyage, lui dit, en l'apercevant : « Tyay Vanuco, asseois-toi, Guanaco. » Sinchi Roca soumit successivement les provinces de Chichas, Lipes, Umarocas et Calchaquis. Ce fut là qu'il eut pour la première fois connaissance de la province du Chili, habitée par une population belliqueuse et très-riche en or et en argent. Il reprit la route de Cuzco, dans l'intention de réunir une puissante armée et d'entreprendre la conquête du Chili. Mais la mort le surprit à Paria, à l'âge de plus de cent ans, dont il avait régné soixante-douze. Son corps fut porté à Mamaotea, auprès de Cuzco, où il fut enterré avec tous ses trésors. Sinchi eut pour successeur son fils Yupanqui, surnommé Lloque ou le Gaucher. Après avoir élevé un superbe monument à la mémoire de son père, il s'occupa selon les uns à construire, selon les autres seulement à embellir, la ville de Cuzco. Ce mot signifie nombril, parce que les Péruviens la considéraient comme le centre du monde. Il réunit les devins, qu'on appelait *soncoyocs*, et les consulta sur la prospérité future de cette ville ; et comme ils lui promirent des années longues et heureuses, il en remercia Pachacamac par un sacrifice solennel, et fit vœu de lui élever, dans

quantité de provinces, plutôt p
par la force, et visita trois fois
avait ordonné à tous ses génér
aux armes que quand il aurait
voies de la douceur. Il ordonn
à son fils, Mayta-Capac, de visi
vinces, tant pour remédier au
se faire connaître et aimer de
faisait accompagner par de sag
lards, qui devaient l'aider de l
toutes les circonstances. Quan
la mort, il appela près de lui
autres enfants, et leur reco
observer les lois et de se co
vrais enfants du Soleil. Il recor
cas et aux caciques d'obéir à l
téger les pauvres et les faibles
j'ai consultés ne disent rien sur
de ce prince. Mayta-Capac fu

occasion d'exercer sa valeur, il sortait souvent de Cuzco pour aller à la chasse des bêtes féroces. Il rencontra un jour dans les Andes un énorme serpent qui avait des ailes de chauve-souris. Il ne parvint à le vaincre qu'après un combat acharné, dans lequel il reçut plusieurs blessures, et prit en mémoire de cet événement le surnom d'Amaru, qui signifie serpent. Ce prince avait été l'inventeur du bouclier que les Péruviens appellent kerare. En mémoire de sa victoire, il fit peindre sur le sien une fronde, un champi ou hache d'arme et un serpent, et en fit composer un récit par Ylla, son favori, qui venait d'inventer les quipos.

Malgré les ordres donnés aux généraux d'armée d'employer tous les moyens de douceur pour réduire les tribus indépendantes, ceux d'Hatunpacama et de Caquiarari avaient toujours refusé de se soumettre; ils marchèrent donc contre eux, et la tradition rapporte que les flèches et les pierres qui étaient lancées par ces sauvages se tournèrent contre eux, de sorte qu'ils furent forcés de se soumettre. A la nouvelle de cette victoire, trois autres provinces consentirent aussitôt à recevoir ses lois : c'étaient celles de Mallama, Caquicura et Guarina. Ce fut aussi Mayta-Capac qui fit établir la grande chaussée de Condisuyo, la première qui fut construite au Pérou. Il y travailla lui-même pour donner l'exemple, car cet ouvrage offrait de

bout de très-peu de jours l'armée
Ces conquêtes furent aussi facilité
de lianes qu'il fit tendre au-dessu
d'Apu-Rimac. D'ailleurs sa qualité
leil inspirait une terreur si grande
peuples contre lesquels il tourn
s'empressaient de se soumettre à
mourut à Cuzco, pleuré de tous se
avoir régné environ trente ans,
cilasso. Quant au quipocamayu C
dique ni la durée de son règne, i
mort.

Il eut pour successeur Capac
fils, selon Garcilasso, et son neve
riguyu, sa sœur, selon Catari, qu
Mayta-Capac ne connut jamais de
arrêter les troubles qui avaient
avénement, il ordonna que les
dassent à sa cour, et qu'aucun ne
sa permission. Il fit jeter du hau

et chargea son fils, Quispi Yupanqui, de gouverner pendant son absence. Peu de temps après il tomba malade, non sans soupçon de poison, car les habitants de ces provinces passaient pour très-habiles dans la connaissance des herbes vénéneuses. Avant d'expirer il ordonna à ses principaux officiers de transporter son corps à Cuzco, et de recommander à son fils de commencer sur-le-champ la construction du temple du soleil, et de prendre dans son trésor tout ce qui était nécessaire pour cela, et de faire enterrer le reste avec lui. On croit que cette sépulture existe encore aujourd'hui, sous les fondements du temple du soleil. Tous ses ordres furent accomplis, et l'on enterra avec lui quatre jeunes filles choisies entre toutes comme les plus belles, afin qu'elles le servissent dans l'autre monde. Quant au détail des provinces qui furent ajoutées à l'empire par ce prince, on peut le lire dans Garcilasso.

Aussitôt que Quispi Yupanqui fut monté sur le trône, il se livra aux vices et à la débauche, et commença à opprimer ses vassaux. Il réunit, non une assemblée d'hommes sages pour prendre leurs conseils, mais toutes les plus belles femmes du pays, pour choisir celles qui lui plairaient le mieux. Il était cependant déjà marié avec Mama Runtu, sa cousine, qui était aussi belle que prudente, et bien capable de l'aider dans le gouvernement de ses États. Mais sa passion faillit lui

posait d'une jupe brodée des couleur
lantes. Elle plut tellement à l'Inga qu
lut la mettre au nombre de ses co
jeune fille s'y refusa, en disant qu'
pas faire ce chagrin à la reine, et
cela était bien au-dessous de sa conc
était fille d'un des principaux cacic
pire, et fiancée à Atauroca, l'un
l'Inga. Mais l'Inga, persistant dans
dessein, commença par envoyer le
de la jeune fille loin de Quito, sous
faires importantes, puis pendant la
de force la jeune Challcha, c'était
se nommait, la fit conduire dans so
il ne la laissa sortir qu'après en av
sorte qu'Atauroca refusa de l'épou
que son père fut de retour, Challcl
de lui raconter ce qui s'était passé
pela en même temps la mort de s
Mayta-Capac avait fait exécuter

passer quelque temps dans sa province de Quito.

A peine y fut-il arrivé qu'il annonça qu'il avait reçu l'ordre de lever une armée, et présenta pour preuve de sa mission un fil de laine rouge qu'il prétendait être un *mascay pachi*: on appelait ainsi un fil que l'Inga tirait de la frange rouge qui couvrait son front et qui investissait celui auquel il le remettait du droit de commander en son nom. Il réunit ainsi plus de cent mille hommes et s'avança à marche forcée vers Cuzco; quand il fut arrivé près de cette ville il harangua ses soldats, leur rappela leur ancienne liberté, toutes les vexations dont les Ingas les avaient, disait-il, accablés, et les excita à combattre pour recouvrer leur indépendance en massacrant l'Inga. Cette proposition fut accueillie par de grandes acclamations.

Aussitôt que Quispi Yupanqui eut appris la révolte et l'approche de Chimpo-Thome, il en devina facilement le motif et fut saisi d'effroi. Craignant de perdre à la fois la couronne et la vie, car il n'avait aucunes troupes autour de lui, mais seulement les caciques qui résidaient ordinairement à sa cour, encore ceux-là étaient-ils sans armes, il résolut de prendre la fuite, et Chimpo-Thome s'empara sans coup férir de la ville et du palais impérial. L'Inga parvint à réunir des soldats dans les provinces voisines et marcha contre lui. Les deux armées se livrèrent, sous les murs de Cuzco, une bataille sanglante qu

Il fut même obligé d'abandc
réfugier avec sa famille dan
perdus, qu'on n'a jamais er
A la suite de cette révolte, (
mulgua une loi par laquelle
que ce fût d'avoir chez lui de:
strictement observée jusqu'à
civiles qui eurent lieu entre
En reconnaissance de sa vi
couvrir les parois du temple
d'or et d'argent; mais il m
pu terminer cet ouvrage, à l':
ans.

CHAPITRE

semble toutes les nations qui formaient l'empire; il ordonna donc que les deux tiers de la population de chaque village seraient forcés de le quitter et d'aller s'établir dans une autre province, dont les habitants viendraient les remplacer. Les Indiens ainsi déplacés furent appelés mitimaës, nom qui est encore en usage aujourd'hui. Il espérait qu'une population ainsi mélangée et parlant des langues différentes rendrait tous les complots impossibles.

Ce fut aussi ce prince qui fit construire la grande forteresse de Cuzco, qui communique, par des passages souterrains, avec le temple du soleil, qui est à l'autre bout de la ville. Cependant quelques historiens ont attribué cette construction à son petit-fils Pachacuti. Mais cet ouvrage est tellement considérable, qu'on peut bien admettre qu'il fut commencé par l'un et terminé par l'autre, de sorte qu'on y travailla pendant trois règnes. Outre cette forteresse, il en fit construire de très-considérables dans différentes provinces, entre autres celles de Guaypamarca et de Pinaomarca. Selon Catari, le règne de ce prince dura quatre-vingts ans; il avait épousé Mama Chicya et avait eu plusieurs fils, dont l'aîné lui succéda sous le nom de Viracocha.

Ce dernier, qui se nommait aussi Topa Inga, a causé quelque confusion parmi les historiens, parce que plusieurs ont cru que ces deux noms appartenaient à deux princes différents. Mais

rable. Il se fit d'abord reconnaître par les
et les Hancovallos, qui avaient pris les
et fit prisonniers leurs chefs Tomaiguar
toguarca. Il marcha ensuite contre les
les Lucanas, qui avaient également refu
obéir. Il prit les forteresses de Challco
de Soramarca; après y avoir laissé une
considérable, il retourna à Cuzco, où
entrée triomphale, traînant à sa suite
des vaincus.

Quelque temps après, il fit partir
Capac Yupanqui à la tête d'une armée
rable. Celui-ci vainquit et subjugua l
raes, les Chocorbos, les Guancas, les
les Tarmas, les Atavillas, les Guayllas,
nucos, les Conchucos, et d'autres nations
Viracocha réunit ensuite des forces cons
pour faire la conquête du Chili. Chemin
il visita le célèbre lac de Titicaca pou
des sacrifices. Il fit construire des édific

Viracocha entra ensuite dans la province des
ıichas, et renforça son armée avec des guer-
ɜrs de cette nation et de celle des Copiapoes,
:s Apotomas, des Tomatas, des Yaquitas et des
ılchaquis, nations très-belliqueuses. Il traversa
ısuite le désert d'Atacama, où le froid et la
im firent périr beaucoup de monde, et péné-
ı dans le Chili, qu'il soumit jusqu'à la vallée
Arauco, où il passa l'hiver, après y avoir fait
nstruire quelques forts. Il soumit ensuite les
ovinces de Chillhue et de Chillcaras; mais au
oment où il se croyait maître du pays, une ré-
ılte générale eut lieu, parce que l'Inca voulut
duire les habitants à la condition de *mitimaes*,
que ceux-ci refusèrent de quitter leur patrie.
:s révoltés lui tuèrent tant de monde qu'il fut
rcé d'évacuer le pays pour aller chercher des
nforts. Aussitôt qu'il fut de retour à Cuzco,
racocha s'occupa à faire réparer les routes, à
ɜver des *tambos*, à remplir les magasins, à creu-
r des puits et à faire tous les préparatifs néces-
ires pour une grande expédition. Il allait se
ɜttre en marche à la tête d'une armée qui,
lon les *quipocamayus*, n'était pas moindre de
ıq cent mille hommes, quand il tomba ma-
le et mourut, laissant pour successeur son fils
ıchacuti.

Quelques auteurs, et entre autres Catari, pré-
ıdent que Pachacuti n'est qu'un autre nom de
racocha; d'autres, et surtout Garcilasso, en

Anabarque. Il vécu
employa à visiter ses
conquêtes; il laissa
agrandi, à son fils T
observer strictement
Ce fut lui qui termin
l'admirable route qui
De distance en distan
quis ou courriers, qui
raient en trois jours c
lieues. Ce prince eut
L'aîné, Guayna Capac
Mama Oello, fut son hé
ment de sa mort, et,
fils, il lui recommanda
montrer bon et miséric
comme un digne fils du
aussi de châtier sévère

bien des années après, étaient tentés de croire qu'il était encore vivant.

Selon Catari, Guayna Capac n'avait que seize ans quand il succéda à son père. Il lui fit élever un superbe monument en face de la ville de Muyna, et fit enterrer avec lui la majeure partie de ses trésors et un grand nombre de ses serviteurs. Comme le royaume de Chili n'était pas entièrement soumis, il y envoya une nombreuse armée, commandée par un orejon[1] nommé Anamanaya. Il lui ordonna positivement d'envoyer au Pérou la majeure partie des habitants du Chili, et de les remplacer par ses soldats, et, s'ils s'y refusaient, de mettre tout le pays à feu et à sang, sans qu'il restât trace de ses habitants. Anamanaya fit reconnaître son autorité non-seulement dans la partie du Chili qui était déjà conquise, mais même dans de nouvelles provinces. C'est pourquoi ce général, laissant son armée sous les ordres d'un autre orejon nommé Chaco, se rendit à Cuzco pour rendre compte de ce qu'il avait fait et demander de nouveaux ordres. L'Inga résolut d'y aller en personne; mais, auparavant, il réunit les hommes les plus sages du Pérou. Dans cette assemblée, il confirma les anciennes lois de Manco-Capac et en promulgua de

1. On appelait ainsi, au Pérou, les descendants Ingas, à cause des grands anneaux d'or qu'ils portaient pour se distinguer, et dont le poids leur agrandissait considérablement le lobe de l'oreille.

considérables ; je vais en
L'Inga avait envoyé
Chuntavachu, à la tête d
avec l'ordre de traverser
vrir et conquérir les p
sur l'autre versant. Un jo
son camp, en donnant l'o
sortit avant son retour.
dévoré par une bête fér
arrivé quelque autre acci
mais. Bien que ses solda
qui lui était arrivé, ils ne
le poste où il les avait laiss
de faim ; ce qui donna n
vante : On prétendit que
bloqué avec ses compagn
par un énorme serpent, qu
les uns après les autres. C

chiré : on les montre encore dans cette plaine; mais ce sont ceux des Indiens qui y sont morts de faim, comme je l'ai raconté plus haut. Cette fable se trouve dans les ouvrages de plusieurs des quipocamayus qui ont raconté l'histoire des Ingas.

Huayna Capac tenait à Cuzco une cour magnifique, car il y résidait plus de mille caciques, qui lui servaient de gardes et le portaient dans une litière d'or si pesante, que huit d'entre eux avaient bien de la peine à la porter sur leurs épaules, et étaient souvent obligés de se relayer. Les plus âgés et les plus habiles formaient une espèce de sénat, qu'il consultait dans les occasions difficiles. Il fit appliquer avec vigueur l'ordonnance de ses ancêtres par laquelle il n'était pas permis de parler dans l'étendue de l'empire d'autre langue que le quichua, ce qui a lieu encore aujourd'hui dans une étendue de plus de mille lieues de pays; elle est même parlée par les Indiens Chunchos et Moxos, qui ne furent jamais soumis par les Ingas. La seule autre langue qui se soit encore conservée est l'aymara, parlée par les Indiens de los Charcas et du Collao.

Huayna Capac résolut de visiter son empire et de faire ensuite une expédition au Chili, car il n'était pas satisfait de la demi-obéissance que lui rendait ce pays. En passant à Quito, il devint amoureux de Vayara, fille du cacique de cette province, et ne la quitta qu'en lui laissant un

.. .. mer cette liaison
légitime, nommé Tupa
quand ce prince fut âg
sur un trône d'or orn
précieuses. Tous les c
cour vinrent, chacun
main et lui couper que
sorte de couteau appel
ses pieds un présent en
quantité, que l'Inga en
d'or si lourde que deux
forts pouvaient à peine la
sept cents pieds de long
gros comme le bras : ce
événement qu'on donna
de Vascar.

Huayna Capac fit bâ
édifices considérables, e
pèce de ...

se nommait Atau-Valpa. Il séjourna plusieurs années dans cette ville, laissant à Cuzco, pour gouverner l'empire, son fils Vascar, qui était déjà âgé de vingt ans; Atau-Valpa n'en avait que quinze.

Huayna Capac, après avoir séjourné assez longtemps à Quito, tomba malade d'une espèce d'ulcère que les Péruviens appellent *vanti*. Avant de mourir, il fit appeler son fils Atau Valpa, le déclara son héritier dans le royaume de Quito, et lui recommanda de vivre en paix avec son frère Vascar. On dit même qu'il lui prophétisa l'arrivée des Espagnols et la destruction de l'empire. Son fils fit construire un grand caveau voûté, dans lequel on l'enterra, selon l'ancien usage, avec tous ses trésors et ses principaux serviteurs. Garcilasso raconte longuement que ce prince eut connaissance de l'arrivée des Espagnols sur les côtes du Pérou, et rapporte plusieurs présages, qui, en annonçant la destruction de l'empire, l'accablèrent de tristesse et hâtèrent même sa fin. J'ai appris que tous ces malheurs lui avaient été prédits à Quito par un devin nommé Chalco.

Huayna Capac était un prince d'un grand mérite; il paraît même que son intelligence s'éleva jusqu'à la connaissance d'un seul Dieu. Un jour, le grand-prêtre lui ayant reproché son manque de vénération envers le Soleil, il lui répondit : « Dis-moi, si j'ordonnais à l'un de mes sujets

de la terre ? — Mais alors le sc
maître qui lui ordonne de pai
le ciel, depuis l'orient jusqu'
le laisser jamais reposer, et
pas plus puissant que lui ? » Ce
et si miséricordieux, que pei
manda jamais une grâce ni le
fense sans l'obtenir aussitôt. Il
bienfaisant envers ceux qui se
que terrible envers les rebelle
le voir à l'égard des Chachapoy
tions qui avaient été vaincues
tées contre lui, et qui obtinr
pardon.

CHAPITRE V

quoique Vascar fût toujours persuadé que le royaume de Quito lui appartenait et que son père n'avait pas eu le droit de démembrer l'empire; il fit donc sommer Atau-Valpa de venir à Cuzco pour lui faire hommage de ses États. Celui-ci, voyant bien que le dessein de Vascar était de le dépouiller, réunit une armée considérable, qu'il divisa en trois corps; il prit pour lui le commandement du premier, et donna celui des deux autres à Chalcuchima et à Quisquis, deux des plus célèbres généraux de son père. Il se mit en marche vers Cuzco, et Vascar, prévenu de son dessein, envoya contre lui des forces considérables, sous le commandement de l'orejon Yupanqui. Il y réunit de nombreux guerriers que lui fournirent les Canaris, les Chaparas, les Paltas et les Yungas, nations célèbres pour leur valeur.

Les deux armées campèrent dans la plaine de Tumipampa, l'une en face de l'autre, et dès le lendemain elles commencèrent un combat acharné qui dura trois jours et trois nuits; mais enfin Yupanqui l'emporta; il mit l'armée de Quito dans une déroute complète et fit Atau-Valpa prisonnier dans une gorge de montagnes, où la multitude des fuyards de sa propre armée lui barra le passage. Vingt mille Quiteniens jonchèrent le champ de bataille. Yupanqui se hâta d'envoyer des messagers à Vascar pour lui annoncer sa conquête et la capture de son frère. Vascar ordonna aussitôt qu'on le lui amenât, et fit célébrer

gea en serpent, il se glissa par ...
de la maison où il était enfermé, et d
en rase campagne il reprit sa premiè
Mais la vérité est qu'il dut sa libert
ses femmes, qui parvint à enivrer ses
ceux-ci inventèrent ensuite cette his
se disculper.

Aussitôt qu'il fut de retour à Quito,
nouvelle armée et marcha contre celle
qui était encore campée dans la plair
mipampa. Il surprit Yupanqui penda
lui tua plus de quinze mille hommes,
trant ensuite dans le pays des Can
Paltas, il y mit tout à feu et à sang.
ensuite jusqu'à Caxamalca, où il s'arrê
quelque temps pour attendre les renf
venaient de Quito. Vascar profita d
pour lever de nouvelles troupes, à l
quelles il marcha contre lui. Atau-V
de son approche, détacha de son ca
... les plus vaillants, et l

colline, il vit Vascar, qui ne se doutait de rien, en sortir à la tête d'une colonne de deux mille hommes, et s'avancer de son côté. Il profita habilement de l'occasion que la fortune lui offrait, et le chargea avec tant de fureur que les deux mille hommes ne tardèrent pas à fuir dans une déroute complète, laissant Vascar entre ses mains.

Aussitôt que la nouvelle de la prise de Vascar fut répandue dans son camp, plus de cinquante mille hommes en sortirent pour reconquérir sa liberté. Mais Challcuchima, sans perdre la tête, signifia à son prisonnier que s'il ne les arrêtait pas il le ferait sur-le-champ mettre à mort. Vascar, terrifié par cette menace, n'eut qu'à lever la main, et tous ses guerriers s'arrêtèrent aussitôt sans faire un seul mouvement. Mais, complétement découragés, ils ne tardèrent pas à se débander et à retourner dans leur province. Vascar déclara qu'il était prêt à s'entendre avec son frère pour fixer la limite de leurs États respectifs. Mais celui-ci, enflé de sa victoire, la célébra par de grandes fêtes, et ordonna à Challcuchima de tenir Vascar sous bonne garde jusqu'à ce qu'il eût disposé de son sort. Il réunit ensuite ses principaux généraux pour les consulter sur la conduite qu'il devait tenir dans cette circonstance. Apercevant que l'un d'entre eux, nommé Chalco, au lieu de se réjouir comme les autres de la victoire, paraissait plongé dans un sombre chagrin, il lui demanda la cause de sa tristesse.

ver le même sort ? Ce ne sera pas
de Vascar, dont comme son frère tu
quelque miséricorde, que tu toml
entre les mains d'étrangers féro
mer. Ils mettront tes armées en dé
ront par te donner la mort. Voil
cause de ma douleur. »

Atau-Valpa cacha le mieux qu'i
que ces paroles lui inspirèrent, et fi
sacrifices au Soleil pour tâcher de
de temps après, il reçut la nouvel
tion des Espagnols sur les côtes
qui le troubla tellement qu'il ne
de ce qui concernait Vascar jusqu
devenu prisonnier de Pizarre.

Vascar, se voyant prisonnier, av
de ses principaux officiers, nom
Cuzco, avec l'ordre de prendre to
sures nécessaires pour cacher ses t
ci, aussitôt son arrivée, fit creuser

ırda pas à remplir le lac. Les vieillards ıffirment que plus de deux cents Indiens y ıs de cinq ou six voyages chargés d'or et . Ce lac d'Urcos est situé dans la plaine ampa. Mais quelques recherches qu'aient puis les Espagnols, ils n'ont jamais pu r des trésors, car il aurait fallu pour cela r le lac. Peu de temps après, Atau-ıvoya à Cuzco tous les princes du sang s, dont le nombre s'élevait à plus de ıts, qui furent tous massacrés, ainsi que lle, sans même épargner les femmes ni ts.

de passer à l'histoire de la conquête, je observer que, selon plusieurs historiens, e des Ingas qui ont régné au Pérou est ı plus considérable que ceux que j'ai énu-n lit dans un vocabulaire quichua com-e P. Blas de Valera, et qui fut déposé dans hèque de notre collége de Chuquiabo Diego de Torres Vasquez : « *Raymi* fut ›is rois du Pérou qui portèrent ce nom. quarante ans, à l'époque du quatrième ınt l'ère de Notre Seigneur. Ce fut lui ıvrit les solstices, et qui leur donna son lui d'automne se nomme capac raymi nd solstice, parce que c'est, au Pérou, des plus longs jours ; l'autre se nomme ıi ou sulloa raymi, c'est-à-dire petit parce que c'est l'époque des jours les

qui fut le trente-neuvième souverain

Ce passage prouve que le P. Bla
croyait que dès avant la naissance
Christ il y avait eu un grand nombre d
au Pérou. Plus loin il parle de Cap
Amauteo comme du quarante-cinquièm
Lloque Yupanqui comme du quatre
zième, et de Cuius Manco comme
quatrième. Et cependant son voca
pas terminé, car il ne va que jusqu'
Il est donc probable qu'il y aurait
grand nombre d'autres princes anté
co-Capac. C'est pourquoi je pens
lasso de la Vega s'est trompé en re
habitants du Pérou comme comp
vages lors de l'arrivée de Manco-Ca
épouse, mais qu'il fut seulement l
d'une ancienne monarchie qui avai
dant des siècles, et qu'il mit dans
couronne qui, avant lui, avait déjà

CHAPITRE VIII.

Celui qui eut la première connaissance du Pérou fut le célèbre Vasco Nunez de Balboa, qui, après avoir traversé l'isthme de Panama, envoya plusieurs vaisseaux faire des découvertes dans la mer du Sud; l'un d'entre eux rencontra, en 1515, l'Indien dont j'ai parlé plus haut, qui s'appelait Beru. Mais la calomnie, en lui faisant perdre la vie, empêcha Balboa de continuer ses découvertes. Ses projets furent repris par François Pizarre.

Celui-ci était d'une famille noble de Truxillo. Quoique complétement illettré, il était si bon soldat, qu'il parvint, en 1512, au poste de lieutenant gouverneur d'Uraba, en terre ferme. Il accompagnait Vasco Nunez de Balboa à la découverte de la mer du Sud et à la fondation de Panama et de Nombre de Dios. Plus tard, il s'associa avec Diego de Almagro et Hernando de Lucque pour entreprendre la conquête du Pérou. Tous trois communièrent ensemble, et jurèrent sur la sainte hostie que, puisqu'ils contribuaient également à l'entreprise, ils répartiraient de même les avantages qui pourraient en résulter. Il fut convenu que Pizarre serait le chef

si immenses trésors, fut d'
cule par tous ceux qui en
ne fut qu'avec beaucoup d
tés qu'ils parvinrent à se pı
pour acheter un des vaisse
fait construire. Ils réunirer
mes, quatre chevaux, et n
nécessaires. Quand tout fut
à la voile de Panama vers l
1525. Diego de Almagro d
avec des renforts et des pı

François Pizarre toucha
boga, et ensuite à l'archipe
dix-sept lieues de Panama,
par Balboa. Il toucha ensu
situé douze lieues plus loir
éloigné où Balboa se fût av
remontèrent la rivière pend

lence. Il est couvert de forêts tellement épaisses, que l'on ne peut y pénétrer qu'en marchant le long des ravins qui ont été creusés par les eaux. Tant de difficultés finirent par ébranler le courage des Espagnols, et ils retournèrent sur leurs pas sans avoir rien découvert. Ils arrivèrent à bord du vaisseau épuisés par la faim et par la fatigue, leurs vêtements déchirés, les pieds nus et couverts de plaies, de sorte qu'on les eût plutôt pris pour des spectres que pour des hommes vivants.

Cependant leur courage ne fut pas ébranlé. Ils remirent à la voile, et abordèrent dans un endroit qui fut nommé plus tard, avec juste raison, le port de la Famine, car le manque de vivres y fit périr plus de vingt personnes. Désespérés, ils revinrent au point d'où ils étaient partis, mais ils n'y trouvèrent pas plus de ressources. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Pizarre parvint à leur persuader de ne pas abandonner entièrement l'entreprise. Enfin on décida que la plus grande partie de la troupe resterait dans cet endroit, et que le vaisseau retournerait à l'archipel des Perles pour tâcher de s'y procurer quelques vivres. Ceux qui restèrent n'avaient pour subsister que des bourgeons de palmiers sauvages et des fruits d'une espèce de liane qui ressemblent à des noisettes. La plupart tombaient malades par cette mauvaise nourriture, et ceux qui résistaient faisaient en vain des excursions dans l'intérieur du pays pour tâ-

Enfin le vaisseau revint de l'archipel des F
ıargé de viande, de maïs, de bananes
utes sortes de provisions. Il fut reçu par
ıi l'attendaient avec tant de transports de
ıe l'on eût dit des morts qui revenaient à l
u moment où le vaisseau entrait dans le
izarre avait été faire une nouvelle excı
ıur tâcher de se procurer des vivres poı
alades, et revenait au désespoir de n'avoi
ouvé. On peut juger quelle fut sa joie en v
enir à sa rencontre un homme qui lui app
ois petits pains et quatre oranges. Cepe
les répartit sur-le-champ entre ceux qui
ompagnaient, et ne voulut pas que sa pa
lus grande que celle des autres.

Après s'être un peu refaits, Pizarre et ses
agnons poursuivirent le cours de leurs d
ertes; mais ils avançaient peu, parce
vaient continuellement un vent du sud qu

sités jusque alors; les orages les plus violents se succédaient sans interruption, l'air était infesté de moustiques et autres insectes venimeux. On jugea cependant que le pays devait nourrir quelques habitants, qui sans doute s'étaient réfugiés dans l'intérieur des forêts, car on reconnut des abattis de bois et des champs qui portaient des traces de culture.

Enfin quelques hommes envoyés à la découverte, ayant pénétré à environ deux lieues dans l'intérieur, découvrirent un petit village. Il était désert, parce que tous les habitants avaient pris la fuite; mais on trouva dans les maisons quantité de maïs et de racines, de la chair de sanglier et une certaine quantité d'or de bas aloi. Mais ce qui les remplit d'horreur fut de reconnaître des mains et d'autres débris de corps humains parmi les viandes qui étaient sur le feu, ce qui leur prouva que ces Indiens étaient anthropophages. Les Espagnols se rembarquèrent et touchèrent encore à d'autres endroits, qu'ils nommèrent d'après le saint du jour; mais ils étaient en tous points semblables à ceux qu'ils avaient déjà visités, la pluie et les moustiques en étaient partout le fléau, et ce qui les contrariait le plus était de ne pouvoir se procurer aucun renseignement, parce que partout les habitants prenaient la fuite à leur approche. Ils arrivèrent à un endroit qu'ils nommèrent *Puerto Quemado* parce qu'ils y trouvèrent les restes d'un village incen-

pensa d'abord à s'y établ
pendant qu'il enverrait l
mais il fut bientôt forcé d
car il se vit tout d'un co
Indiens du canton, qui
l'attaquèrent à l'improvis

Les Espagnols étaien
d'entre eux, commandés p
avaient été à la découve
restés dans le village. Ces
exposées au plus grand p
se distingua dans cette oc
valeur. Les Indiens, ayan
lui qui, par sa valeur, en
se jetèrent en grand nom
rouler du haut d'une côt
croyant l'avoir tué, mais
l'épée à la main. Il en tu
à ses soldats le temps de

dre dans cet endroit le retour du vaisseau s'il l'envoyait à Panama, il se rembarqua et alla prendre terre à Chicama.

Nicolas de Ribera, qui remplissait les fonctions de trésorier, fut chargé par lui d'aller à Panama avec le vaisseau pour informer le gouverneur Pedrarias des progrès de l'expédition et des découvertes que l'on avait faites. Il resta si longtemps absent, que ceux qui étaient restés avec Pizarre se crurent abandonnés. Ils étaient sur le point de se révolter contre lui, quand Almagro arriva avec de grands renforts d'hommes et de vivres, et fut reçu par eux comme un ange du ciel. Pizarre reprit alors le cours de ses découvertes, et Almagro retourna à Panama, d'où il envoya encore deux fois de nouveaux secours.

Cette expédition dura plus de trois ans, au bout desquels Pizarre ne pouvait plus maintenir le courage de ses soldats, épuisés par la faim et par la fatigue. Un grand nombre avait déjà succombé, et ceux qui survivaient maudissaient l'entreprise et ceux qui les y avaient engagés. Pizarre et Almagro ne cessaient de s'accabler mutuellement de reproches, et furent plusieurs fois sur le point d'en venir aux mains. Pizarre croyait avoir rendu de plus grands services en dirigeant constamment l'expédition, et Almagro faisait valoir non-seulement la perte d'un œil dans un combat, mais les dépenses et les efforts incessants qu'il avait faits pour envoyer, à plu-

pilote qu'il avait envoyé à la déc
avancé jusqu'à Coaque, près de
avait apporté la nouvelle que le
devenir meilleur. Cependant se:
résolus à abandonner l'expéditior
à envoyer une plainte contre Piza
de los Rios, successeur de Pec
lité de gouverneur de Panama.
vaient bien qu'Almagro supprima
respondances qui auraient pu r
état de l'expédition, ils enveloppè
dans un peloton de fil de coton e
un nommé Lobato. Celui-ci en
au gouverneur. Dans cette plai
les quatre-vingt-cinq Espagnols
du Coq avec Pizarre, ils décla
étaient retenus par force et contre
de los Rios, en ayant eu connaiss
l'île du Coq un certain Tafur, a
ramener tous ceux qui de leur

« Que ceux d'entre vous qui sont prêts à souffrir a faim et la misère et à braver les dangers pour mener à bonne fin une glorieuse entreprise passent cette ligne et viennent se ranger près de moi. » Il n'y en eut que treize qui répondirent à cet appel, et les autres se rembarquèrent avec Tafur pour retourner à Panama.

Je crois devoir donner ici les noms de ces treize braves, qui ont été omis par tous ceux qui ont écrit l'histoire de la conquête du Pérou. C'était Nicolas de Ribera, natif d'Olivera en Andalousie, et surnommé le Vieux, non qu'il fût d'un âge avancé, mais pour le distinguer d'un autre qui joignit Pizarre à une époque postérieure; il exerçait les fonctions de trésorier de l'expédition, et se distingua toujours par l'habileté avec laquelle il savait apaiser les querelles qui s'élevaient entre les chefs. Le second qui passa la raie fut un célèbre pilote nommé Barthelmy Ruiz de Moquer. Le troisième fut Pierre de Candie, Grec de nation, et natif de l'île de ce nom. Les autres se nommaient Juan de la Torre; Francisco de Cuellar, natif de Cuellar; Alonzo Briceno de Benavente; Christoval de Peralta de Baeza; Alonso de Molina, Domingo de Saluze et Antonio del Carrion, tous trois d'Ubeda; Pedro Halcon, Martin de Laz et Garcia de Xerez. Il y avait encore avec eux un mulâtre dont les historiens n'ont pas daigné conserver le nom. Mais j'ai voulu conserver ici le nom de

ces treize, afin que leurs descendant
se glorifier du service qu'ils rendire
pagne.

CHAPITRE IX.

Pizarre passa avec ses treize co
de l'ile du Coq à celle de la
qui était plus considérable, e
serait plus facile de subsis
qu'ils y souffrissent beaucoup des pl
santes et des attaques continuelles d
ques. Ils passèrent plusieurs mois dan
attendant les renforts qu'Almagro et
vaient leur amener. Mais le gouverne
nama était tellement prévenu contre l'e
qu'il ne leur permit pas de recruter de

ils arrivèrent en vue de Tumbez, ville qui, comme je l'ai dit plus haut, avait été fondée par Quitumbe, aïeul de Manco-Capac. Cette ville était devenue fort considérable, et l'inga Vayna-Capac avait eu bien de la peine à la réduire. Ce fut en cet endroit qu'après deux ans de la navigation la plus rude et la plus pénible, les Espagnols eurent enfin connaissance de la grandeur et de la richesse du Pérou.

Quand les Espagnols s'approchèrent de la côte et qu'ils aperçurent les superbes édifices de cette grande ville et sa nombreuse population, ils éprouvèrent un grand désir de la voir de plus près; mais personne n'osait se risquer à débarquer. S'ils y allaient tous et qu'ils succombassent dans un combat, ce qui était inévitable contre une pareille multitude, tous leurs projets étaient à jamais détruits. Il fut donc décidé qu'un seul tenterait l'aventure. Pedro de Candia offrit de la tenter; il se couvrit d'un casque de fer et d'une cotte de mailles qui lui descendait jusqu'aux genoux, prit son épée et son bouclier, et s'avança tenant à la main une croix de bois qui avait plus d'une vare de long: c'était un homme si grand et si fort, qu'il pouvait presque passer pour un géant. Après s'être recommandé aux prières de ses compagnons, il marcha droit vers la ville. Les habitants, qui étaient déjà tout stupéfaits de l'apparition du vaisseau, le furent encore davantage en en

parce qu'ils le prirent pour un fils
s'en assurer, le curaca et les pr
du village résolurent de lâcher
lion et un tigre que l'inga Atau-Val
à leur charge, pour voir si ces an
le dévoreraient ou n'oseraient l'at
ne furent-ils pas peu étonnés de le
ler à ses pieds comme des agneau
adoucis sans doute par la sainte
nait à la main. Les Indiens ne
qu'il ne fût véritablement le fils d
prosternèrent devant lui et le co
temple. Cet événement merveilleu
tout au long dans la chronique
Cieça et dans celle de Garcilasso,
les décades d'Antoine de Herrera

Les murs du temple du soleil,
Indiens conduisirent Pedro de Canc
couverts de plaques d'or. Tous
et les ustensiles parmi lesquels

vaisselle surtout était d'une richesse immense, et les Ingas en possédaient de pareille dans toutes les villes où ils avaient un palais. On lui fit voir également un jardin rempli d'arbres, de plantes et même d'animaux en or et en argent, si bien imités qu'on les aurait crus naturels. Les mamaconas, ou vierges sacrées, ayant appris son arrivée, prièrent le cacique de l'amener dans leurs maisons. La principale occupation de ces vierges était de filer et de tisser de la laine fine pour le service du temple et de l'Inga. Lorsque Candia eut tout visité, il fit entendre au cacique, par des signes, qu'il désirait retourner à son vaisseau. Quand il eut raconté à ses compagnons ce qu'il avait vu, ils furent ravis de joie et oublièrent bien vite leurs fatigues et leurs dangers passés; ils se croyaient déjà possesseurs de tous ces trésors et riches pour le reste de leurs jours. Leurs espérances furent encore augmentées par les récits que leur firent les Indiens, pendant le peu jours qu'ils passèrent dans cet endroit.

Les habitants de Tumbez s'empressèrent d'envoyer prévenir l'inga Atau-Valpa, qui se trouvait alors à Quito, de l'arrivée des Espagnols. Ceux-ci, en quittant cette ville, y laissèrent deux des leurs, qui consentirent à y rester pour apprendre la langue et étudier le pays; l'un se nommait Alonso de Molina, et l'autre était un matelot appelé Gines. Mais quand Pizarre revint dans le pays, il ne les y trouva plus; ils avaient,

lui faisaient de merveilleux récits,
pagnons lui représentèrent qu'ils
le but de leurs pénibles recherch
temps de retourner à Panama pc
des renforts; on était alors à l
Pizarre y consentit, et, après
avec ses deux associés, il résol
Espagne et de demander à l'en
vernement des pays qu'il pourra
de se soustraire ainsi à l'autorit
neurs de terre-ferme. Il arriva h
Europe, et, après avoir fait à l'er
de ses découvertes, il en obtint
dait, c'est-à-dire la permission c
quête du pays à ses frais et à ce
L'empereur lui donna le titre d'
jor et de capitaine général du Pé
distance de deux cents lieues dan
terres. Le P. Hernando de Luq
siége de Tumbez, et devint a

cependant nommé pilote en chef de la mer du sud, car il aurait voulu obtenir pour prix de ses services la baguette d'alguazil mayor du Pérou.

François Pizarro, qui désormais prit le titre de don, quitta Tolède, où il avait obtenu toutes ces faveurs, le 26 juillet 1529, pour aller s'embarquer à Séville. Il passa par Truxillo, sa ville natale, et y fut reçu par ses parents comme un homme dont ils attendaient leur fortune; il y leva cent cinquante soldats et emmena avec lui ses quatre frères : Hernando, qui était fils légitime du capitaine Pizarro, Juan et Gonzalo, enfants naturels comme Francisco, et Martin de Alcantara, qui n'était que son frère utérin. Il partit de S. Lucar, et arriva sans encombre à Panama, où il trouva Diego de Almagro fort mécontent d'avoir été beaucoup moins bien traité que lui; mais ils se réconcilièrent bientôt, parce qu'Almagro était d'un caractère généreux et pardonnait facilement les injures. Pizarro lui promit de lui céder son titre d'adelantado et de se contenter de celui de gouverneur.

Pizarro se disposa donc à aller conquérir, au nom des royaumes de Castille et de Léon, les pays qu'il avait découverts. Il embarqua sur deux vaisseaux les vivres, les armes et les chevaux qu'Almagro avait préparés. Son intention était de se diriger droit vers Tumbez; mais il rencontra un vent du sud tellement contraire, qu'il se décida à débarquer à cent lieues au nord de cette

pensèrent plusieurs fois
contrèrent plusieurs riv
pénétraient fort avant d
et qu'ils eurent bien de l
tait Pizarre qui les guic
et qui leur donnait l'exe
lui ils auraient tous succ

Les Espagnols arrivère
de Coaqui, où ils trouvè
dance et quantité de pie
les brisèrent presque tout
s'étant persuadés qu'elle
épreuve si elles étaient r
firent autant dans la provi
truisirent ainsi, par leur
considérables. Ils eurent
frir, pendant ce trajet, d
qui paraissaient sur les di

Cette maladie fut générale à cette époque et courut tout le Pérou. Beaucoup de ceux qui en furent attaqués en moururent; il y en eut cependant quelques-uns qui en guérirent. Malgré cela, Pizarre ne perdit pas courage et continua de marcher en avant, dans l'espérance de trouver quelque endroit où il pourrait faire reposer ses soldats. Il trouva même moyen d'envoyer à Almagro vingt-quatre ou vingt-cinq mille ducats en or et en argent, pour payer ses dettes et envoyer de nouveaux renforts. L'arrivée de cet argent fut très-utile à l'expédition; car, aussitôt que la nouvelle s'en fut répandue, un grand nombre de braves guerriers se disposèrent à la rejoindre. Juan Fernandez et Sebastian de Belalcazar amenèrent du Nicaragua un secours considérable, qui arriva bien à propos à Tumbez, et mit Pizarre en état de reprendre la campagne. Cependant, avant de s'avancer plus loin, il voulut d'abord soumettre l'île de la Puna. Cette île est séparée du continent par un bras de mer de deux lieues de large, que les Espagnols traversèrent sur des radeaux. Il livra aux habitants un combat dans lequel les Espagnols perdirent quatre soldats. Pizarre fut blessé lui-même, ainsi que plusieurs des siens; mais ils massacrèrent un grand nombre d'insulaires; un plus grand nombre encore furent emmenés comme esclaves, et Pizarre put distribuer à ses soldats une grande quantité d'or et d'argent qui faisait partie du bu-

de Tumbez se révoltèrent
furent vaincus, et obligés
livrant de grandes quantités
sorte que Pizarre put en env
une somme de trente mille pe
coup d'émeraudes. En atten
vaisseau, il fonda dans cet e
de la rivière de Lima, la
la première qui l'ait été au
je l'ai dit plus haut, passe p
nom au pays.

Ce fut à cette époque (15
tendit parler de la guerre civ
les deux frères Guascar et At
que les deux frères ne se ré
aurait rendu la conquête de
impossible, il résolut d'aller
qui se trouvait alors à Caxa

de sa prison un de ses meilleurs amis, Huaman Malqui Topa, orejon du sang royal, trouver Pizarre et implorer son secours. Celui-ci, ravi d'être pris pour médiateur, répondit que le but de son expédition était de rendre à chacun la justice qui lui était due. Deux jours après, il fut rejoint par Urco Inga Roca, frère d'Atau-Valpa, qui vint au nom de celui-ci lui apporter des présents et lui offrir son amitié, en promettant de lui fournir tout ce qui lui serait nécessaire. Viracocha, fils du Soleil, lui dit l'ambassadeur, je viens te demander trois choses : la première, c'est de considérer comme ton ami le grand Atau-Valpa, mon maître, et de faire alliance avec lui ; la seconde, c'est de nous pardonner toutes les offenses que nous avons pu te faire involontairement, désormais nous t'obéirons en toute chose ; la troisième, c'est d'épargner les habitants de Caxamarca, et de ne pas les traiter comme tu as fait ceux de Tumbez et de la Puna. Pizarre reçut très-bien cet ambassadeur, qui lui apportait de riches présents, parmi lesquels il y avait de grands vases et de la vaisselle d'or et d'argent. Il lui répondit qu'il venait au nom du souverain pontife et de l'empereur roi des Espagnes, pour les convertir à la sainte foi catholique et sauver leurs âmes, et pour faire alliance avec eux ; que quand il verrait l'Inga, il lui donnerait de plus amples explications.

Pizarre envoya ensuite à Atau-Valpa son pro-

apporter des siéges d'or p
les croyait comme lui fils d
qui l'entouraient : « Ils ont
de notre dieu Viracocha. » Il
ter, dans des vases d'or, d
fait avec du maïs, et est
avoir bu à leur santé, il leu
dont il s'était servi.

Hernando de Soto lui ac
cours, qu'il faisait traduire
un Indien natif de l'île de
Tumbez. Mais cette tradu
vaise; car, à vrai dire, l'i
l'espagnol ni la langue pé
s'aperçut bien de son igno
les longs discours de Soto
traduction à très-peu de
très-affligé. Il termina do

CHAPITRE X.

Le lendemain, Atau-Valpa se mit en marche avec une pompe extraordinaire. Il était accompagné de quatre bataillons de huit mille hommes chacun. Le pre-
er formait l'avant-garde, deux autres mar-
aient à droite et à gauche de sa litière, et le
rnier fermait la marche. Huit des principaux
ciques le portaient sur leurs épaules dans une
ière d'or. La marche s'avança ainsi dans le
eilleur ordre pendant environ une lieue de che-
in qui séparait le camp de l'Inga de la ville
Caxamarca, où était logé Pizarre. Ce trajet
dura pas moins de quatre heures; ce qui
ouve que l'Inga n'avait aucune intention de
mbattre, et qu'il était seulement curieux de sa-
ir ce que Pizarre pouvait avoir à lui dire au
m du pape et de l'empereur. Quant à celui-ci,
se tenait sur ses gardes, ne sachant s'il ne serait
s attaqué. Il avait divisé ses soixante cavaliers
trois escadrons de vingt hommes chacun, qu'il
ait cachés derrière des murs dans l'espérance
e, sortant de là à l'improviste, les chevaux et
bruit des clochettes dont ils étaient couverts
teraient la terreur parmi les Indiens. Il se mit
suite à la tête de son infanterie, qui ne se mon-

notre sainte religion, l'exl
son idolâtrie et à se soum
souverain Pontife, lui décla
fusait, l'empereur roi de C
ses États et mettrait tout s
sang, parce que le vicaire
les lui avait donnés. Le re
main une grande croix de b
livre qui, selon les uns, éta
d'autres, une bible. Atau-V
plus grande attention, sans
de son discours; mais quand
eut commencé à le lui trad
mal, non sans commettre d
sens, tous les mystères qu'
étaient de l'arabe pour lui.
que notre Dieu était trois per
il entendait que nous avions

tout pour Atau-Valpa, car on peut dire que cela lui coûta l'empire et la vie. Tous les historiens sont d'accord pour rapporter que l'Inga, ne comprenant rien à tous ces discours, demanda au P. Valverde où il avait pris tout cela; celui-ci lui répondit que c'était dans le livre qu'il tenait à la main. L'Inga le prit et l'approcha de son oreille pour voir s'il lui dirait quelque chose. Voyant qu'il ne parlait pas, il le jeta dédaigneusement à terre. Alors le P. Valverde se mit à crier : Vengeance! Aux armes! Les Espagnols se précipitèrent alors sur les Indiens, en massacrèrent un grand nombre, et François Pizarre fit l'Inga prisonnier de sa propre main. Garcilasso cherche à excuser Valverde en disant que les Espagnols, fatigués de la longueur de la conversation et animés du désir de s'emparer des plaques d'or et d'argent dont les Indiens qui accompagnaient l'Inga étaient couverts, les attaquèrent sans provocation. Quelques-uns, ayant découvert au haut d'une petite tour une idole qui était couverte de plaques d'or et d'argent, se mirent à la dépouiller. Les Indiens poussèrent alors de grands cris. L'Inga fit tous ses efforts pour apaiser le tumulte, et ordonna à ses soldats de ne faire aucun mal aux Espagnols. Ce fut, ajoute Garcilasso, Valverde qui lui-même laissa tomber son livre; il le ramassa lui-même et courut vers ses compatriotes en faisant tous ses efforts pour les empêcher d'attaquer.

sait de se soumettre a ı

Ce qu'il y a de cert:
véritable massacre, car:
eussent les armes à la n
seul qui s'en servît pou
d'autant plus étonnant
hommes aguerris; mais
le signal du combat e
par dessus toute chose
qu'il regardait comme
furent pris au dépour
daine et par le bruit te
pagnée : le son des tı
de la mousqueterie, (
dont les chevaux étaie
d'effroi. Ils couraient
s'ils eussent cru que
les engloutir. Il en pé

salle, où il fut attaché au mur par une chaîne de fer. Parmi les Espagnols, il n'y eut ni tué ni blessé, excepté Pizarre lui-même, qui fut légèrement blessé à la main par un de ses soldats, qui voulait frapper l'Inga au moment où Pizarre mettait la main sur lui : grâce à la Providence, car, si les Indiens se fussent défendus, je ne dis pas avec leurs armes, mais seulement à coups de pierre, ils auraient eu bien vite exterminé les Espagnols, dont le nombre ne s'élevait qu'à cent-soixante. Un certain Miguel de Astete, qui s'établit plus tard à Guamanga, arracha à l'Inga les insignes du pouvoir suprême, et les avait encore entre ses mains en l'année 1557. C'était, comme je l'ai déjà dit, une frange de laine cramoisie que l'Inga portait sur son front. Garcilasso rapporte que deux jours après cette affaire on retrouva au même endroit la croix de bois, que Valverde avait laissée tomber, et à laquelle aucun Indien n'avait osé toucher. Elle fut portée à Tumbez, où les Indiens l'adorèrent, persuadés que c'était par sa puissance que leur armée avait été mise en déroute.

La position d'Atau-Valpa, abandonné des siens et prisonnier de ses ennemis, était terrible. Il se rappela alors ce que lui avait prophétisé le fameux devin Chalco, après la victoire qu'il avait remportée sur son frère Guascar ; il se ressouvint aussi des prophéties de son ancêtre l'Inga Viracocha, qui avait annoncé la destruction de son

leur offrir une grande quantité d'or et d
qu'ils paraissaient tant apprécier. Il co
donc à traiter de sa rançon, et offrit aux Es
s'ils voulaient le remettre en liberté, de
de vases d'or et d'argent le sol de la s
laquelle il était détenu. Voyant que les E
faisaient la grimace, il leur dit que,
certain délai qu'il fixa, il en remplirai
jusqu'à la hauteur qu'il pouvait attein
la main, mais à la condition qu'on ne l
pas et qu'on prendrait les pièces d'
telles qu'elles se présenteraient jusqu'
qui serait tracée. Son offre fut accepté
lui promit, s'il la tenait exactement, d
ner la vie et la liberté.

Atau-Valpa donna aussitôt ses ordres
cipaux caciques des environs, qui, sa
maître prisonnier et chargé de chaîne
venus le visiter; il leur ordonna d'env
le plus bref délai possible des chasquis

en eût apporté la quantité convenue, et les Espagnols pensèrent que c'était une chose impossible; ils crurent que cette promesse avait été simplement une ruse de l'Inga pour donner à ses capitaines le temps de rassembler une armée et de venir les attaquer, de sorte qu'ils étaient fort mal satisfaits et le regardaient d'un œil menaçant. Atau-Valpa ne tarda pas à s'en apercevoir et en demanda la raison à Francisco Pizarre. Celui-ci la lui dit, et Atau-Valpa lui répondit que les Espagnols avaient bien tort de le soupçonner, et que tous ces retards ne venaient que de la grande distance à laquelle étaient situés les endroits d'où l'on devait apporter l'or; que Pachacamac, le plus voisin, était à quatre-vingts lieues, Cuzco à deux cents, et Quito à trois cents. Il ajouta que, si les Espagnols n'ajoutaient pas foi à ses discours, ils étaient maîtres d'envoyer quelques-uns d'entre eux pour s'assurer de la vérité, et voir par leurs propres yeux que les richesses qu'il avait promises existaient réellement, et que ses sujets étaient occupés à les transporter.

Cette proposition fut acceptée, mais elle fut cause de la mort cruelle qu'Atau-Valpa fit souffrir à son frère Guascar, et de celle que les Espagnols lui firent plus tard subir honteusement sur la place publique de Caxamalca. Pizarre avait choisi six de ses officiers pour aller visiter les diverses provinces, et les avait chargés de s'assurer, che-

Ceux qui furent désignés p
étaient Hernando de Soto et
qui parcoururent plus de deux
toute la commodité et toute l
auraient pu jouir dans leur
autres n'eurent pas moins à
nière dont ils furent reçus parı
arrivèrent à Xauxa, où Guasc
sonnier et soigneusement gard
d'Atau-Valpa. Guascar les fit
der une entrevue, ce qu'ils lui
cette démarche, que ce malhe
mait devoir lui procurer la lit
de sa mort. Il fit entendre aux
par signes et le mieux qu'il put
d'interprète, l'injustice dont
leur exposa qu'il était privé d
danger de mort, et qu'il implor

promit, pour prix de leur protection, de leur fournir une quantité d'or et d'argent beaucoup plus considérable que celle que leur avait promis son frère. Si celui-ci leur avait promis de remplir de vases d'or et d'argent la salle où il était jusqu'à la hauteur où il pouvait atteindre avec la main, il s'engageait, lui, à la remplir jusqu'au toit, ce qui faisait plus du triple de l'offre d'Atagualpa. Il ajoutait qu'il lui serait bien plus facile qu'à son frère de tenir sa promesse, car celui-ci n'avait d'autre ressource que de dépouiller les temples de leurs ornements, tandis que lui, qui était le légitime héritier de Guayna Capac, avait à sa disposition les trésors de son père et ceux de ses ancêtres.

Soto et Barca comprirent à peu près tout ce que Guascar voulait leur faire entendre par signes; ils n'osèrent violer l'ordre de leur général, qui leur avait prescrit de se rendre à Cuzco, mais ils lui promirent de revenir promptement, et de faire tout ce qui serait en leur pouvoir pour le servir. Ils quittèrent donc le malheureux Guascar plus triste qu'il ne l'avait jamais été, puisqu'il lui fallait renoncer à l'espérance qu'il avait conçue de voir ses maux se terminer bientôt. Ses pressentiments ne le trompèrent pas, car ses gardes ayant averti Atau-Valpa de l'entretien qu'il avait eu avec les deux Espagnols et des promesses qu'il leur avait faites, celui-ci, craignant que les Espagnols ne les acceptassent,

Xauxa de plus de cent lieu
moins d'une heure de temp
tume des Péruviens d'avoir
préparés sur la cime des ha
d'avoir les nouvelles impor
très-peu de temps. Aussit
Guascar, ceux qui l'avaient
son corps en morceaux, et
endroits où il n'a jamais pu ê
courut même qu'ils l'avaien
Acosta dit, dans son histoire

Telle fut la triste fin du d
Pérou. Pendant toute sa ca
d'Atau-Valpa l'avaient trait
cruauté, le contraignant à b
se nourrir des objets les plu
le Dieu tout puissant ne tarda
Valpa de la cruauté de sa c

[redacted]

Cette calomnie fut surtout répandue par l'interprète Filipillo, qui, amoureux de l'une des femmes de l'Inga, n'espérait pas en jouir tranquillement tant qu'il ne se serait pas débarrassé de lui. Comme il était le seul qui comprît la langue péruvienne, il lui était facile de persuader aux Espagnols tout ce qu'il voulait, d'autant plus que cette accusation n'était pas sans quelque apparence de raison.

CHAPITRE XI.



Pizarre ordonna que l'on commençât une instruction contre l'Inga, et, comme c'était Filipillo lui-même qui servait d'interprète, comme personne n'était en état de vérifier s'il traduisait exactement la déposition des témoins, il fit condamner ce malheureux prince, à la grande satisfaction de la majeure partie de l'armée. Il y eut cependant quelques Espagnols qui prirent le parti de l'Inga, et qui voulaient qu'on l'envoyât en Espagne pour que l'empereur décidât de son sort. Atau-Valpa le demandait aussi, mais il ne put l'obtenir. Il fut attaché publiquement à un poteau et étranglé. Avant de mourir il embrassa le christianisme, à la persuasion de ceux qui l'entouraient, et reçut au baptême le nom de D. Juan

...., ainsi que t
part à cette cérémonie. D'ap
corps fut porté à Quito, où
dres de ses ancêtres du côté
été un homme de belle statu
et franc.

Dans le vocabulaire manu
du Pérou par le P. Blas d
parlé plus haut, on trouve a
une notice sur ce prince; ell
coup d'endroits de ce qu'ont
riens : ainsi le P. Valera rap
mourut à Cuzco, des blessures
dans la bataille qu'il livra à so
pas mention de sa prison. Po
puisse juger de ce qui lui par
semblable, je mettrai ici le tex

« Atau-Valpa, le dernier Inga
» justement mis à ...

ɔrt, Guayna Capac partagea l'empire entre eux fils; mais Guascar, ne voulant pas se ɪrmer au testament de son père, fit la guerre ı frère, et mourut à Cuzco, des blessures avait reçues dans un combat. Peu de temps s, Pizarre arriva au Pérou. Ayant été reçu iquement à Caxamarca, il trompa ses compons par mille mensonges et leur persuada emparer de la personne de l'Inga. Il lui pronsuite de lui rendre la liberté moyennant iche rançon, et, l'ayant reçue, il le fit méɪment mettre à mort. Mais ce prince fut plus eux que ses assassins, car il adopta la sainte e Jésus-Christ et, reçut au baptême le nom ı. Juan, et changea ainsi le royaume de la contre celui du ciel. Il mourut en 1533, s un règne de trois ans, dont deux en même ıs que son frère. Avec lui finit l'empire des s. »

›. Valera diffère encore des autres auteurs ɪnt qu'Atau-Valpa ne régna que trois ans, lui attribue généralement huit ans de rèɪn plaçant son avénement à l'année 1523 nort à celle de 1532, comme je l'ai dit aut. Il y a donc là une grande confusion; omme il y a plus de cent ans que ces évéɪts se sont passés, il est bien difficile d'ér le fait; ce qu'il y a de certain, c'est que e, Almagro et Luque firent leur acte de ! en 1525, et qu'ils employèrent trois anvant que l'expédition parvînt pour la pre-

ce fut à la fin de la ...
Valpa prisonnier, et ce prince fut mis à
mois de mars de 1532. Au mois d'octob
même année, les Espagnols entrèrent à
et Pizarre y resta jusqu'au mois d'avri
époque à laquelle il apprit l'arrivée de D
d'Alvarado, et au mois de septembre de
année il sortit de Cuzco pour lui p
somme qu'il devait lui payer, conformé
traité qu'il avait fait avec lui. Ce fut e
le jour des rois, qu'il fonda la ville
nomme actuellement Lima. Tout cela
forme au calcul que fait Garcilasso, et
garde comme parfaitement certain.

Le butin qui se fit au Pérou fut immen
leva à 4,605,670 ducats à Caxamarca s
et celui que l'on tira de Cuzco s'éleva à u
beaucoup plus considérable. Le calcul
lera est à peu près semblable à celui-ci, c
la rançon d'Atau-Valpa s'éleva à 4,80
cats, ce qui ne fait qu'une différence de 1
cats, différence bien peu importan
... le désordre avec lequel tou

marca. Les Espagnols qui avaient accompagné Almagro, et qui étaient nombreux et de bonne race, n'avaient aucun droit à la répartition de cette somme, puisqu'elle représentait la rançon d'Atau-Valpa, fait prisonnier avant leur arrivée; cependant Pizarre leur fit distribuer mille pesos pour les indemniser des frais qu'ils avaient faits pour venir les joindre. Voilà ce que dit dans sa chronique le contador Zarate; il ne dit pas si ce fut mille pesos en tout ou par tête, mais cette dernière explication me paraît la plus vraisemblable, car mille pesos en tout auraient été une ladrerie inconcevable, en présence de trésors si considérables qu'un grand nombre de soldats, après avoir reçu leur part, s'en retournèrent en Espagne, se trouvant suffisament riches; ce qui n'est pas étonnant, car il y en avait qui possédaient jusqu'à 20, 30 et 40,000 ducats. Ces soldats partirent pour l'Espagne avec Hernando Pizarre, qui y fut envoyé pour remettre au roi le quint qui lui revenait et lui rendre compte de tout ce qui s'était passé. Pizarre donna sur sa part 120,000 ducats à Almagro. Quant à Hernando de Luque, il ne fut pas fait mention de lui dans ce partage, tant parce qu'on le supposait satisfait d'avoir été nommé évêque de Tumbez, que parce qu'on avait reçu la nouvelle de sa mort.

Je terminerai ce chapitre en faisant observer que ce fut la guerre civile qui sauva les Espagnols, tant ils étaient en petit nombre quand la première

de ceux qui l'avaien
mière expédition jus
qu'Almagro lui avait
ne leur résista, quo
bandade et allassent
villages. Mais l'arrièr
car Titu Atauchi In
frère était prisonnier
l'empire pour tâcher d
nécessaire à sa rançon
avait été mis à mort,
mit à la poursuite d
dans la province de G
de six mille hommes
et fit prisonniers huit E
se trouvait Sancho de
l'instruction criminelle
contre Atau-Val

du vocabulaire manuscrit dont j'ai déjà parlé dit ceci à propos d'Atauchi :

« Titu Atauchi, fils de Guayna-Capac et frère » d'Atau-Valpa et de Guascar, ayant appris que les » Espagnols avaient fait son frère prisonnier, mar- » cha contre eux à la tête d'une puissante armée ; » mais, malgré tous ses efforts, quand il arriva Atau- » Valpa était déjà mort, et les Espagnols avaient » pris la route de Huamachuco. En arrivant à Caxa- » marca, il y trouva onze Espagnols qui étaient » restés dans cette ville ; il les attaqua, et quoi qu'ils » se défendissent très-bien, il les fit prisonniers » tous les onze, et les fit pendre à une poutre. Il » eût traité de même François Pizarre et ses frères, » s'il avait pu les prendre. Il les poursuivit et les » attaqua dans la plaine de Huamachuco, où il les » défit ; mais il ne sut pas profiter de sa victoire. » La paix fut conclue par l'entremise de Francisco » de Chaves, qui était grand ami d'Atauchi. Ce » prince reçut plus tard au baptême le nom de D. » Diego, et mourut en véritable chrétien. »

CHAPITRE XII.

Qu'Atauchi ait fait exécuter seulement un Espagnol, ou qu'il en ait fait pendre onze, ce qu'il y a de certain c'est qu'il ne tenait qu'à lui, après son premier succès, et renforcé par un corps de troupes que

rables à Atau-Valpa, avaient
obtinrent de lui de suspend
conclure une paix dont les co
favorables aux Espagnols.

Il fut convenu que de par
blierait tous les griefs passé
une paix perpétuelle entre l
Espagnols, et que ceux-ci rec
souverain du Pérou Manco
plus proche successeur de Gu
perpétuelle devait exister ent
et tous les Indiens qui ava
esclavage devaient être remis
les lois des Ingas qui n'étaie
la religion chrétienne devaie
violablement, et François P
envoyer ce traité en Espagn
délai, pour le faire ratifier

religion chrétienne, et la seconde que, les Espagnols étant étrangers et sans ressources, on leur fournirait les vivres dont ils auraient besoin, ainsi que des Indiens pour les servir.

Titu Atauchi et Quisquis répondirent que, quant à la religion chrétienne, ils étaient prêts à l'accepter, parce qu'ils savaient déjà, par les prédictions de leur père Guayna Capac, que c'était la meilleure; qu'ils n'attendaient que des prêtres pour les instruire et les baptiser; et que quant à la seconde condition, ce ne serait qu'obéir aux dernières volontés de Guayna Capac, qui leur avait ordonné de les servir par tous les moyens qui seraient en leur pouvoir; que la conduite d'Atau-Valpa était la meilleure preuve de leur soumission, puisque, étant à la tête d'une nombreuse armée, il aurait pu leur résister, et qu'au lieu de cela il s'était laissé faire prisonnier et mettre à mort, pendant que six Espagnols parcouraient le royaume isolément, obéis et traités comme des princes.

Chaves et Haro, ravis de cette réponse, quittèrent Atauchi, après en avoir été comblés de présents, et allèrent trouver Pizarre, qui se montra fort satisfait du traité qu'ils avaient conclu, d'autant plus qu'il croyait qu'ils avaient péri.

Peu de temps après que D. Francisco Pizarre et D. Diego d'Alvarado furent entrés à Cuzco, après avoir surmonté la faible résistance que leur opposèrent les Indiens, ils apprirent que D. Pedro de Alvarado venait de débarquer sur la côte

vertes vers le midi, et que
resteraient paisibles possesse
avaient soumis. On ajouta,
soldats des deux armées serai
au Pérou ou de prendre part
dition. Mais il fut convenu en
recevrait cent mille pesos pour
et ses provisions, et qu'il re
après avoir reçu cette somm
jamais revenir au Pérou. Ce
fut très-utile à Pizarre, et lui
de fonder la ville de Lima, qu
la capitale du Pérou et pour
Cuzco. A la même époque il
vingts heures de Lima, une
donna le nom de Truxillo, en
où il avait vu le jour.

Pizarre oublia bien vite le

pouvoir, et résolut enfin de prendre les armes; il s'y croyait d'autant plus autorisé, que Pizarre, loin de le mettre en possession de la couronne, avait donné l'ordre, en se rendant à Lima pour la seconde fois, qu'on le retînt prisonnier dans la forteresse de Cuzco. Cette révolte générale des Indiens aurait pu expulser les Espagnols du Pérou et y empêcher pour toujours la propagation de la foi; mais Dieu, qui protége sa sainte Église, ne le permit pas.

Manco Inga avait ordonné que la révolte eût lieu simultanément le même jour dans toute l'étendue de l'empire, et que tous les Espagnols fussent passés au fil de l'épée. Il avait su, à force de présents, gagner l'affection de ceux qui étaient chargés de le garder, et avait endormi leur surveillance, en ayant l'air de s'accoutumer à sa prison, de sorte qu'ils le laissaient aller et venir à sa volonté. Il en profita pour se rendre dans la vallée de Yucai, qui est à quatre lieües de Cuzco. Il avait surtout convoqué à Tampez, qui est une lieue plus loin, ses principaux chefs et curacas de l'empire. Quand ils furent réunis, l'Inga leur adressa un discours véhément, dans lequel il leur fit un tableau touchant de l'état d'oppression dans lequel les tenaient les Espagnols, et les exhorta à relever l'empire et à recouvrer leur ancienne indépendance, en faisant une guerre à mort aux conquérants. Tous lui jurèrent de sacrifier dans cette entreprise leur vie et tout ce qu'ils possédaient, et retournèrent en toute hâte chez eux

l'étendue de l'empire fussent e
jour attaqués et mis à mort.
breuse devait, au même mo
l'improviste Don Francisco Pi
ses compagnons qui étaient o
construire la ville de Lima. Il
son frère, l'Inga Paullu, et le g
Umu. Ceux-ci devaient faire ré
péruviennes qu'avaient emmené
et se réunir aux indigènes pour
gro et tous les Espagnols, au
cents, qu'il avait avec lui. L'In
la tête d'une armée de deux ce
devait attaquer la ville de Cuzc
vaient pas plus de deux cents E
mandés par les trois frères du g
nando, Juan et Gonzalo, de sor
Espagnol, il y avait mille I

. Comme les toits sont faits avec de l'icho, de paille particulière au pays, la ville fut en un instant. Ils n'épargnèrent que le du Soleil, le palais qui était habité par ges du Soleil, et deux autres, qui avaient ɜnu à d'anciens Ingas. L'un de ceux-ci, qui té construit par l'Inga Guayna Capac, est l'hui le collége de notre Société de Jésus. Indiens les plus robustes et les plus braves été spécialement désignés pour attaquer ı palais de l'Inga Viracocha, dans lequel ıt établis les Espagnols. Ils y mirent le feu ers endroits. Mais il arriva, dans cette ın, un événement que l'on peut regarder un miracle. Ce fut le premier de ceux par Dieu prouva qu'il avait pris les Espagnols ı protection. Il y avait dans le palais une salle où l'on avait dressé un autel, et ıagnols y étaient réunis pour entendre la au moment où l'attaque eut lieu. Malgré ıtité de flèches enflammées que les Indiens :nt dans cette salle, ils ne purent jamais ir à l'incendier. Le feu prit à la vérité en ndroits, mais les Espagnols s'en rendirent t maîtres. Dieu ne voulut pas permettre ndroit où il avait été adoré fût réduit en s, il le défendit contre les attaques de ces :s, et voulut le conserver pour son ser- :ar, en effet, ce palais est devenu depuis cathédrale de la ville de Cuzco.

ıitôt que les Espagnols s'aperçurent de

lever du soleil, les Indie
fureur, espérant les cult
mais les cavaliers se préc
repoussèrent en désordre
Indiens recommencèrent l
voir sur les Espagnols un
pierres, et, sans être effray
proches et de leurs amis,
nombre autour d'eux perc
épées des Espagnols, ils
aveugles au devant des bl

Pendant dix-sept jours
lèrent leurs attaques avec
bêtes sauvages. C'était à
aux Espagnols assez de ré
boire au ruisseau ou cher
dans les débris des maison
dant l'Inga Manco comme

jour il faisait donner un assaut général. Cet état de choses dura pendant huit mois. Les Espagnols étaient d'autant plus inquiets que le bruit s'était répandu que D. Francisco Pizarro avait été massacré à Lima avec tous les siens, ainsi que tous ceux qui se trouvaient dispersés dans le Pérou; et à vrai dire il en avait péri plus de sept cent cinquante, trois cents environ qui s'étaient trouvés dispersés dans les provinces, surtout dans les districts de mines, et environ quatre cent cinquante qu'à trois ou quatre reprises différentes le gouverneur avait envoyés de Lima au secours de Cuzco. Mais tous avaient été massacrés par les Indiens à la montée de Parcos, sans pouvoir même se défendre, de sorte que les malheureux qui formaient la garnison de Cuzco combattaient sans espoir de secours, et sans autre espérance que la miséricorde de Dieu. Elle ne leur manqua pas, car il envoya à leur secours sa divine mère, et le glorieux apôtre saint Jacques.

Les Espagnols, se voyant bloqués sur la grande place de Cuzco et sur le point de mourir de faim, résolurent de faire un effort pour sortir de cette terrible position, ou mourir glorieusement les armes à la main. Après avoir passé la nuit à se confesser à trois prêtres qu'ils avaient avec eux et à préparer leurs armes, au point du jour ils attaquèrent les Indiens avec fureur; et ceux-ci, furieux de se voir massacrer par un si petit nombre d'hommes, résistèrent avec plus de valeur qu'ils ne l'avaient jamais fait. Le combat dura

[redacted]
insi pendant cinq heures. Inga Manco,
ur une hauteur, encourageait ses guerri
voix et du geste, en nommant par leurs
s principaux chefs et les provinces d'où é
ortis les bataillons qui montraient le plus
eur, car il était certain que de cette journ
endait le sort de l'empire. Mais dans ce m
ieu vint en aide aux nôtres en envoyant l'
aint Jacques, qui combattit à la tête des
nols, monté sur un cheval blanc, et dont
ta la terreur parmi les Indiens. Il porta
n bouclier la croix de son ordre, et à la
ne épée qui paraissait flamboyante. A sa
s Péruviens prirent la fuite avec tant de
ipitation qu'un grand nombre furent ét
ans la foule. Tous ceux qui voulaient ré
trouvaient devant eux, de sorte qu'o
it qu'il était en un instant en cent en
ifférents. Cette vue encouragea telleme
spagnols, qu'ils passèrent au fil de
[redacted]

Il les décida cependant à tenter une autre attaque pendant la nuit, où cette apparition ne répandrait pas la même terreur parmi leurs soldats. Mais la sainte mère de Dieu leur apparut au milieu d'une nuée lumineuse, tenant son fils dans ses bras. Au moment où ils s'arrêtaient frappés d'étonnement, ils sentirent leurs yeux remplis d'une poussière si fine, qu'ils n'y voyaient plus et ne savaient que devenir. Ils s'enfuirent donc dans leur camp, d'où ils n'osèrent sortir de longtemps, de sorte que les Espagnols, qui n'osaient quitter leurs armes, purent prendre quelque repos et soigner leurs blessures.

Cependant les Indiens reprirent peu à peu courage et leurs attaques se renouvelèrent; il y eut même quelques combats d'homme à homme dont parlent les historiens, comme celui d'un page des Pizarros avec un Indien de la province de Canar, qu'il tua d'un coup de lance et auquel il coupa la tête. Un autre Indien tua successivement deux cavaliers, l'un d'un coup de flèche et l'autre avec la lance qu'il avait enlevée au premier. Attaqué par Gonzalo Pizarro, il était sur le point de le tuer également; mais, l'ayant reconnu, il jetta ses armes, se précipita à ses pieds en l'appelant son Inga, et fut son serviteur jusqu'à la mort.

Mais je n'entrerai pas davantage dans les détails militaires, parce qu'ils sont étrangers à ma profession, et qu'on peut les voir dans d'autres auteurs; je me suis contenté de rapporter ces

été reconnue pour la patro
cela, ils sont rapportés pa
de foi, tels que le P. Acos
Vega. Enfin, on peut re
chose impossible qu'un si
pagnols eussent pu résister
armée, et que les Indiens q
vice leur eussent montré
qui devaient désirer le rét
pire de Manco, si le Ciel n'e
directement sous sa protecti
qu'on nommait Yanaconas,
tous leurs efforts pour prc
leurs maîtres, et les instruisa
jets de leurs compatriotes,
en pénétrant la nuit dans le
Le Ciel protégea de mêm
quand il était assiégé dans I

tête de cinq cent cinquante Espagnols, et tout le pays environnant fut soumis à la couronne de Castille, comme il l'est encore aujourd'hui et le sera jusqu'à la consommation des siècles.

CHAPITRE XIII.

Avant que l'Évangile eût été prêché au Pérou, ses habitants avaient déjà connaissance de l'existence d'un seul Dieu, qu'ils nommaient Pachacamac, ce qui veut dire créateur du monde; ils croyaient qu'il était tout-puissant et gouvernait toute chose, et qu'il n'avait ni commencement ni fin. Ils adoraient aussi le soleil, parce que le démon leur avait persuadé que c'était l'influence de ses rayons qui avait produit tout ce qui se trouvait sur la terre; mais cependant ils le reconnaissaient pour une créature de Pachacamac, auquel il obéissait, puisqu'il était obligé de travailler chaque jour sans se reposer, comme l'avait fait observer l'inga Guayna Capac. On lui éleva des temples somptueux à Cuzco et à Titicaca, de sorte qu'on finit par ne plus adresser de prières qu'à lui et à oublier tout à fait Pachacamac.

On adora ensuite la lune, le tonnerre, et différentes idoles appelées Guacas et Apachetas. On avait cependant élevé en l'honneur de Pachaca-

ac le temple le plus magnifique qui fût
ut le Pérou; il était situé à quatre lieue
ima. Quoiqu'il soit bien loin d'être aujourd
qu'il a été autrefois, parce qu'il a été
ar les guerres et par le temps, on peut
ar ce qui en reste de son ancienne splend
n y venait en pèlerinage de toutes les pa
l'empire, on l'invoquait dans toutes les
ons importantes. C'est ainsi que nous avon
lira, la mère de Manco-Capac, l'appeler à
ide quand elle eut été abandonnée par son
uitumbe. Une tradition répandue parm
ndiens rapporte qu'à une époque très-rec
n homme barbu et ayant les cheveux frisés
orti de la mer vêtu d'une tunique violet
'un manteau cramoisi; cette circonstance
arbe est remarquable, parce que les In
'en ont pas. Cet homme avait ordonné aux
itants de la côte de ne plus adorer le sol
lune, mais d'adresser leurs prières au
uissant Pachacamac, dont le fils avait été

encore plus forte, car il survint une peste et une famine qui désolèrent la contrée.

Ce même homme parut plus tard au temple de Copacabana, près du lac de Titicaca, dont j'ai déjà parlé, et y prêcha la même doctrine. On s'empara de sa personne et on voulut d'abord le sacrifier au soleil, mais, comme beaucoup d'Indiens s'opposèrent à cette résolution, on le tua secrètement; on plaça ensuite son corps dans un canot pour le transporter dans une île déserte du lac de Titicaca, mais le canot fut englouti par les eaux, ainsi que tous ceux qui le montaient. Tout ce que je viens de dire est rapporté très-exactement par le quipocamayu Catari.

Le P. Joseph de Arriaga, dans son traité intitulé *Extirpacion de la idolatria de los Indios del Peru*, traite longuement des Guacas, ou idoles des Péruviens, des prêtres qui les servaient et de leurs cérémonies, et de la manière d'extirper ces superstitions; on trouve également dans le Manuel des conférences publié par le second concile de Lima de longs détails sur les superstitions des Péruviens; le quipocamayu Catari en parle aussi très-longuement, dans son *Histoire des Ingas du Pérou* : c'est de ces trois ouvrages que j'ai tiré ce que je vais rapporter ici.

Les Péruviens adoraient tous les êtres dont ils pouvaient attendre du bien ou redouter du mal, surtout les animaux féroces ou venimeux. Ils avaient également des *guacas* ou idoles, de divers métaux, de bois ou de terre cuite. Ils ado-

croisent.

Le P. Acosta rapporte qu'au
marca les Indiens lui montrère
montagne de sable, qu'ils ador
leur demanda ce qu'ils y trouvaie
lui répondirent que c'était une me
ver cette montagne de sable au
qui n'étaient que de terre et de
porte aussi que pour fondre une
on avait eu besoin de bois très-d
s'en procurer on avait abattu un
bres séculaires qui avait été longte
des Indiens, car tout ce qui étai
en son genre était regardé par e
divinité.

Les laboureurs choisissaient et
core aujourd'hui, quand on n'y
très-près, le plus gros épi qu'ils p
le suspendent dans leurs maison
mieux mourir de faim que d'y to

pierres, et, pour les défendre contre les voleurs, des écailles de tortues, qu'ils nomment *quirquinchuque*. Personne n'ose entrer dans les champs où se trouve une de ces écailles, de peur d'être aussitôt affecté de la lèpre. A ces superstitions, lors de l'époque des semences, ils joignent une coutume qui n'est pas peu préjudiciable : c'est de se réunir pour danser et de boire jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus se tenir sur leurs jambes. Ils s'accouplent ensuite avec la première femme qui leur tombe sous la main, quand ce serait leur sœur ou leur proche parente.

A l'époque de la moisson, quand ils trouvent deux épis collés ensemble ou qui offrent quelque singularité, ils nomment cela *llallava*. Non-seulement ils ne les mangent pas, mais ils n'osent les toucher qu'avec vénération. Ils en font autant à la naissance d'un animal quelconque qui offre quelque monstruosité. Aussi, en vieillissant, deviennent-ils tous devins et sorciers. Ils adorent aussi les terrains très-fertiles, qu'ils nomment pachamama, c'est-à-dire terre mère. Les Indiens de la côte adoraient la mer, à laquelle ils faisaient des sacrifices, comme ceux de la montagne en faisaient au soleil. Toutes ces superstitions avaient été inventées par le démon pour dégoûter les Péruviens du culte simple de Pachacamac, et les éloigner de son temple, qu'ils avaient abandonné depuis bien des années.

Une autre de leurs mauvaises habitudes, c'est de se raconter, aussitôt qu'ils se réveillent, les

nges qu'ils ont faits; et, quelque peu de rap
'ils aient entre eux, le plus ancien ou le
bile s'arrange toujours de manière à les
ncorder, pour en tirer la prévision de l'av
uand ils songent qu'ils ont traversé une ri
urbeuse, ils disent que cela annonce la
un long voyage. Quand ils éprouvent un
emar, ils prétendent que cela annonce la
'un parent ou d'un ami, et que c'est l'espr
lui qui doit mourir qui vient peser sur
tomac. Celui qui rêve qu'il a été mordu
chien, par un serpent ou quelque animal
meux, croit que quelque sorcier lui a jet
rt. Des incendies ou des flambeaux vu
nge annoncent une maladie. L'aigle ou le
n annoncent la naissance d'un fils; le lé
l'araignée, celle d'une fille.

Quand ils font quelque long voyage, ils
ent de la coca, feuille d'un arbre de moy
randeur qui est très-multiplié dans les Ar
uand ils arrivent au sommet d'une monta

raient jamais revenir par le même chemin, et que la guaca du lieu ne les laisserait pas passer.

Les Péruviens font la même offrande aux lacs, aux montagnes, qui ont quelque chose de remarquable, et aux endroits où les routes se croisent. Quand ils doivent traverser une rivière à gué, ils commencent par lui rendre hommage en buvant deux ou trois gorgées de son eau, quelque trouble qu'elle soit. Ils professent aussi un culte pour ce qu'ils nomment les *pacarinas*, c'est-à-dire les endroits d'où ils croient être sortis. Ils y tiennent tellement, qu'ils ne veulent pas s'en éloigner. Il y a des villages si éloignés de l'eau, qu'on est obligé d'en aller chercher à plus d'une lieue; d'autres sont situés dans des endroits si escarpés, qu'on ne peut y arriver qu'à pied, et même avec beaucoup de peine. Quand on demande aux habitants pourquoi ils persistent à rester dans des lieux incommodes, ils répondent que c'est là qu'est leur *pacarina*.

Ils ont aussi des *guacas* domestiques. Les unes sont simplement des pierres, les autres sont des figures d'hommes, de femmes ou d'enfants. Ils disent que ces *guacas* sont les femmes ou les enfants les uns des autres. Il y a aussi des *guacas* qui représentent des animaux. Cet usage est si répandu, que les enfants qui peuvent à peine parler savent très-bien dire le nom de la guaca de leur village. Ce nom est également adopté par un grand nombre des habitants.

Ce culte subsiste encore aujourd'hui avec tant

moins les noms ou quelques morce
parvenus à sauver du feu. Le P.
porte que dans un seul village, sit
un Espagnol ramassa quatre gran
pleines de ces idoles, et alla les j
mer. Dans les endroits éloignés d
va les jeter une à une dans les ri
profondes, ou on les enterre dans
secret; car, si les Indiens peuvent c
droit, ils l'adorent comme un san
les Indiens de Huaylas, ville ass
Lima, observent des cérémonies
quand ils passent sur le pont de
ville, parce qu'ils savent que quel
idoles que leur avait enlevées le P
jetées à l'eau dans cet endroit.
nombrer la quantité de celles que l
ont brûlées, ou détruites de to
manières, dans les dernières anné

Outre les *Guacas*, les Péruviens adoraient les *Malquis*, que dans les plaines on nommait *Munaos :* c'étaient les restes de leurs ancêtres, qu'ils croyaient descendus des Guacas. Ils étaient renfermés dans les *machaiz*, espèces d'ossuaires qu'on ornait de riches plumes, ou qu'on recouvrait des étoffes les plus précieuses. Il y avait des prêtres spéciaux attachés à leur service, qui leur faisaient des offrandes avec les mêmes cérémonies qu'aux Guacas. On plaçait auprès des cadavres les instruments dont ils s'étaient servis pendant leur vie : près des femmes, des fuseaux et du coton ; près des hommes, les *tacllas* ou pioches qui leur servaient à cultiver la terre, ou les armes avec lesquelles ils avaient combattu. Il y avait dans ces malquis une vaisselle spéciale consacrée au service des morts, et dans laquelle on leur servait à boire et à manger. Selon la richesse du village, elle était en terre, en bois, ou même en argent ; celle qui appartenait aux tombeaux des Ingas était en or.

On adorait aussi les *Corropasques*, appelés *Chancas* à Cuzco ; c'étaient des espèces de pénates. On les nommait aussi *Huacimayoc*, c'est-à-dire le maître de la maison. Ces pénates sont de toutes sortes, mais en général ce sont de petites pierres d'une forme singulière. Quand un Indien rencontre une pierre dont la forme frappe son attention, il se hâte de la ramasser et de la porter chez un sorcier, pour lui demander ce que c'est, et celui-ci ne manque pas de lui dire : Ho-

du public. On offrait à ce
et des sacrifices comme si
nité. Les Indiens portent le
avoir trouvés, et le sorci
petites pierres semblables
si elles sont bonnes. On n
est son ignorance à cet é
avait un morceau de cire
un gland de soie qui prov
net; un troisième, un pie
Ils les adoraient comme le

Ces *conopas* se transme
et toujours à l'aîné, comm
les partage pas entre les fr
qui leur est consacré, parc
ses qui appartiennent au cu
de ces conopas, on trouvai
que les Indiens nomment
affirme que

l'on est porté pour eux de bonne ou de mauvaise volonté. Ils prennent le jus d'une espèce de gros chardon qui croît particulièrement dans les terres chaudes, et en font une sorte de breuvage qu'ils nomment *achuma*. Ils le prennent en grande cérémonie, et, comme c'est une boisson très-puissante, ils ne tardent pas à tomber dans une espèce de léthargie, pendant laquelle ils ont des visions d'après lesquelles ils jugent si leurs intentions sont fondées ou non. Quelquefois aussi ils prennent des hibous et des chouettes, qu'ils appellent chucre et tucan, ou bien des lézards et des serpents, et leur ouvrent le ventre pour tirer des pronostics de l'état de leurs entrailles.

Le concile de Lima indique également les rites que suivent les Indiens en devenant sorciers : quelquefois ils laissent pousser leurs cheveux jusqu'à la ceinture; d'autres, ils les coupent de différentes manières bizarres. Il est d'usage que les femmes qui arrangent leurs chevelures s'abandonnent ensuite à eux. Ils ont aussi toutes sortes de cérémonies singulières au moment où ils se coupent les cheveux. Elles sont surtout pratiquées dans les provinces où n'a pas pénétré la lumière du saint évangile, particulièrement chez les Chiriguanas, Dilos, Ytatines, Yurucares, Xarayes et autres nations qui habitent la province de Santa-Cruz de la Sierra.

Je ne veux pas terminer ce chapitre sans dire quelques mots des richesses du Pérou. Ces richesses sont de deux sortes, spirituelles et cor-

des Ingas étaient c
chaque province,
la vaisselle comple
Dans le temple de
leil en or massif,
temple. Elle échut,
nommé Sierra, dont
Lequisano, habite e
au jeu dans la même
dicton commun à Cuz
joueur effréné : Il p
lever.

Quand les Espagnol
les indigènes, voyant
freins, s'imaginèrent, c
se nourrissaient de méta
propices, ils venaient le
d'or et d'argent

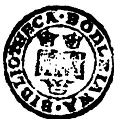
Cuzco, que l'on appelait Amarucancha, un de ses chevaux, en frappant du pied dans la cour, l'enfonça si avant dans la terre, qu'il eut beaucoup de peine à le retirer. L'on crut d'abord que c'était l'entrée de quelque souterrain, et l'on se hâta de le creuser. On trouva que c'était simplement l'orifice d'un vase d'or qui pesait huit ou neuf arrobes, avec lequel on avait enterré quantité de vases du même métal, quoique d'une dimension moindre; de sorte que le tout pesait plus de quatre-vingt mille ducats.

Dans la maison des vierges du Soleil, qui était échue en partage à Pedro del Barco, et qui appartint plus tard à Hernando de Segovia l'apothicaire, celui-ci trouva pour soixante-douze mille ducats de vaisselle d'or. Avec cette fortune et vingt mille ducats qu'il avait gagnés dans l'exercice de sa profession, il se retira à Séville, sa patrie; mais il y regretta tellement Cuzco, qu'il mourut au bout de peu de temps. Depuis, on a trouvé beaucoup d'autres trésors, et il en existe sans doute une grande quantité, car les Indiens les cachent avec le plus grand soin aux Espagnols.

Ce qui prouve encore plus la richesse du Pérou, c'est qu'entre l'année 1545 et celle de 1585, le quint qui revient au roi s'est élevé, pour le seul district de Potosi, à cent onze millions de pesos, chaque peso à treize réaux et un quart; encore la fraude est-elle si grande, que l'on peut estimer qu'il y a les deux tiers de l'argent qui n'a

1500 à 1620 il a été envoyé au 1
39,189,194 pesos pour le montan
sur 64,907,102 pesos d'argent
avaient été présentés à la garantie

1. L'auteur se livre ici à une foule de c
pas cru devoir traduire, tant leur fausset
s'embrouille si bien, que le quint qui a
quelquefois plus haut que la somme sur laq



FIN.




Libros Antiguos
F. Puvill
Boters 10 · Barcelona · Tel. 2217053

